Illinois U Library

UMÉRO 81 — 28 AVRIL 1951

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

La Potinière

Métro : Opéra — 7, Rue Louis le Grand — Opéra 54-74
43, Avenue de l'Opéra

JACQUELINE GAUTHIER
et
JEAN PARÉDÈS

L'AMOUR TRUQUÉ

Comédie en 3 actes de
PAUL NIVOIX

avec
MARTINE DE BRETEUIL
et
JEAN LE POULAIN

MISE EN SCÈNE DE JACQUES CHARON Sociétaire de la Comédie Française
Décor de ROGER HARTH, exécuté par LUCIEN LEROUX — Robes de PIERRE BALMAIN

Tous les soirs à 21 heures — Dimanches et Fêtes : Matinée 15 heures — Relâche : Jeudi

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Aline. Gabriel.

Colette. Aline.

Christian. Colette. Aline.

1 ALINE. — ... *Allons, Gabriel, le nom de cette dame, je vous écoute.*
GABRIEL. — *Colette...! C'est dégoûtant !*
(ACTE PREMIER.)

2 COLETTE. — *Qui est votre coiffeur ? Moi, je vais chez Arthur et Jules, vous connaissez ?*
ALINE. — *Non. Je ne connais ni Arthur ni Jules.*
(ACTE PREMIER.)

3 COLETTE. — *Elle se décide enfin à plaisanter ! Bravo ! Vous avez compris ! L'amour gai ! Bonsoir, Jacky...* (ACTE PREMIER.)

4 CHRISTIAN. — *Nous allons passer une charmante soirée.*
ALINE. — *Charmante !* (ACTE PREMIER.)

5 ALINE. — *Tu lui prends un baiser.*
CHRISTIAN. — *Non. La main, sa main qu'elle m'abandonne sans défense pour la livrer très vite en une étreinte chaude et passionnée.* (ACTE II.)

Aline. Christian.

Aline. Christian.

L'AMOUR TRUQUÉ

Comédie en trois actes de PAUL NIVOIX

à Marcel PAGNOL

Cette œuvre a été représentée pour la première fois à Paris au Théâtre de la Potinière, le 13 décembre 1950, dans une mise en scène de JACQUES CHARON et un décor de ROGER HARTH.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs.
Copyright 1951 by Paul NIVOIX.

Supplément au N° 289 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

PERSONNAGES :

Aline. . . . . *Jacqueline GAUTHIER*
Colette Durand. . . . *Martine de BRETEUIL*
Christian Renoux . . . . *Jean LE POULAIN*
Gabriel Fonta. . . . . *Jean PARÉDÈS*

DÉCOR :

Décor unique : le studio très élégant d'Aline. Dans une niche, en pan coupé à gauche, un divan encombré de coussins et d'une couverture de fourrure. Cheminée à droite. Trois dégagements : un, à gauche vers l'entrée au deuxième plan et surélevé d'une marche ; l'autre, à droite donnant sur le reste de l'appartement derrière un meuble bibliothèque-bar ; le troisième, vers la chambre au premier plan à gauche. Au fond, large baie vitrée avec un grand rideau de tulle.

ACTE PREMIER

ALINE, *robe d'intérieur, debout, un shaker en main, à côté de Gabriel, assis.* — Un autre cocktail ?

Elle s'empare de son verre.

GABRIEL, *protestant.* — Non ! Non ! Un verre d'alcool me met la tête à l'envers et votre mixture est un explosif.

ALINE, *lui tendant le verre qu'elle a rempli.* — Buvez !

GABRIEL, *vaincu.* — Merci, Aline.

Il boit.

ALINE. — Et dites-moi exactement tout ce que vous savez.

GABRIEL, *pitoyable.* — Je sais que je vous aime, Aline.

ALINE. — Pas de dérobade, je vous prie. Ce n'est pas l'exposé de vos sentiments que j'attends de vous.

GABRIEL. — Dommage ! *(Il boit.)* Aujourd'hui je sens que j'aurais été éloquent !

ALINE. — Aujourd'hui ! Pourquoi « aujourd'hui » ? Vous aviez renoncé à me faire la cour et vous revenez à la charge avec une insistance... Pourquoi ?

GABRIEL. — Parce que je vous aime, Aline.

ALINE. — Vous vous répétez, mon ami... Je vous ai confié une mission. L'avez-vous acceptée, oui ou non ?

GABRIEL. — Oui. Mais j'ai eu tort.

ALINE. — Est-ce donc si grave ?

GABRIEL. — De grâce, n'insistez pas.

ALINE. — Si grave que vous n'osez pas me le dire. Et vous jugez le moment opportun pour poser votre candidature à une succession ?

GABRIEL. — Aline ! Ne faites pas le juge d'instruction !

ALINE. — Donnez-moi votre verre !

GABRIEL. — Non ! Non ! Merci !

ALINE. — Vous craignez d'être trop expansif ?

GABRIEL. — Je ne sais déjà plus où j'en suis.

ALINE, *elle lui a rempli son verre.* — Buvez !

GABRIEL. — Le supplice de l'Inquisition !

Il boit.

ALINE. — Quoi que vous m'appreniez, j'ai tant de chagrin que je ne saurais en avoir davantage.

GABRIEL, *chaviré.* — Vous êtes malheureuse, Aline ?

ALINE. — Je ne suis pas heureuse.

GABRIEL. — Il y a un mois vous m'affirmiez le contraire.

ALINE. — J'étais amoureuse de Christian. La vie me semblait merveilleuse.

GABRIEL. — Ma pauvre Aline !

ALINE. — Vous pouvez me plaindre, car vous êtes responsable.

GABRIEL. — Moi !

ALINE. — C'est vous qui m'avez présenté Christian.

GABRIEL. — Hélas ! Je ne le regretterai jamais assez !

ALINE. — Avant, j'étais calme. Je n'étais amoureuse de personne. J'avais des amis.

GABRIEL. — Moi !

ALINE. — Je m'ennuyais.

GABRIEL. — Merci.

ALINE. — Maintenant je suis dévorée d'inquiétude. Je guette la sonnerie du téléphone, l'ascenseur... *(Elle est plongée dans ses pensées, puis :)* Gabriel ?

GABRIEL. — Aline ?

ALINE. — Si je vous disais ce que parfois je souhaite !

GABRIEL. — Dites-le-moi, puisqu'on est des amis. Qu'est-ce que vous souhaitez, Aline ?

ALINE. — Apprendre que Christian me trompe.

GABRIEL *avec une gravité comique.* — Ne dites pas ça !

ALINE. — Ah ! Oui ! En être certaine ! C'est bien simple ! Je cesserais de l'aimer dans la seconde.

GABRIEL *avec une gravité accentuée.* — Ne dites pas ça, Aline !

ALINE. — Je serais délivrée ! Vous comprenez : délivrée ! Il m'a envoûtée ! Et je cesserais d'être malheureuse ! Ah ! Oui ! Etre délivrée ! Je le souhaite ! De tout mon cœur !

GABRIEL. — Aline, j'ai le vertige.

ALINE. — Le cocktail ?

GABRIEL. — Non. Un dilemme... Un dilemme affreux ! Je côtoie un précipice !

ALINE. — La vérité ! Je vous en supplie, mon bon Gabriel ! N'hésitez pas !

GABRIEL. — Aline ! Votre parfum ! L'alcool ! C'est horrible ! Je glisse !

ALINE. — Allez ! Mais allez donc ! Dites ce que vous savez !

GABRIEL. — Non... Impossible !

ALINE. — Très bien. Je collectionne les déceptions : un amant qui ne m'aime guère, un ami qui ne m'aime pas du tout.

GABRIEL. — Ne dites pas ça ! Les sentiments de Christian, c'est une chose. Je n'ai pas à en

répondre ! Mais mon amitié... c'est du bronze. Je le jure, Aline !

ALINE. — Prouvez-le !

GABRIEL. — Voilà ! Logique féminine : pour prouver votre amitié rendez-vous coupable d'une infamie !

ALINE. — Quelle infamie ?

GABRIEL. — Trahir Christian ! Je l'aime bien, moi, Christian !

ALINE. — Cette fois je vous tiens ! Je vous tiens et je ne vous lâcherai pas ! Vous avez dit : « trahir Christian ! »

GABRIEL, *affolé.* — J'ai dit ça, moi !

ALINE. — Oui. Mon petit Gab, en voilà assez ! Christian a une maîtresse... Bien... Après ?

GABRIEL. — Ça ne vous suffit pas ?

ALINE. — Je veux tout savoir.

GABRIEL. — Et moi je ne veux pas vous faire pleurer.

ALINE. — Pleurer ! Moi ! Vous plaisantez ! Je désire seulement, désir très légitime, quelques détails.

GABRIEL. — Des détails ?

ALINE. — Oui... Avant de faire mes valises... Car je vais disparaître immédiatement.

GABRIEL. — Très bien.

ALINE. — Sans un mot ! Rien.

GABRIEL. — Pauvre Christian.

ALINE. — Vous le plaignez ?

GABRIEL. — Non. C'est-à-dire, je le plains d'avoir un ami qui l'a trahi, d'autant que cet ami, c'est moi... Pour être franc, je me dégoûte un peu.

ALINE. — Et lui, il ne m'a pas trahie ?

GABRIEL. — Sans doute, mais il ne m'a rien fait... Tout au contraire... Quand nous étions petits...

ALINE. — Vous avez grandi ! Vous ne parlez que de vous ! Vous êtes exaspérant !

GABRIEL. — Bien, Aline. Je ne dirai plus un mot.

ALINE. — Avant de partir vous allez me donner le nom de cette dame.

GABRIEL. — Plus un mot !

ALINE. — C'est une amie à moi ?

GABRIEL. — Non, Aline.

ALINE. — Je la connais ?

GABRIEL. — Non, Aline.

ALINE. — Non, Aline ! Non, Aline ! C'est tout ce que vous savez dire ?

GABRIEL. — Oui, Aline.

ALINE. — Il faut tout vous arracher bribe par bribe ! Vous êtes impossible !

GABRIEL. — Aline ! Je ne sais plus où j'en suis ! Vous me traitez durement, vous me bousculez... Si vous continuez, je sens que je vais sangloter.

ALINE. — C'est moi qui vous demande pardon, mon bon Gabriel. Je suis très injuste avec vous.

GABRIEL. — Oui. Mais vous avez des excuses : vous êtes nerveuse.

ALINE. — Moi ! Nerveuse ! Pas du tout ! Je suis calme ! Très calme ! Allons, Gabriel, le nom de cette dame, je vous écoute.

GABRIEL, *il hésite, puis.* — Colette ! *(Il gémit :)* C'est affreux !

ALINE. — Non. C'est gentil : Colette... Mais ce n'est qu'un prénom. Son nom ?

GABRIEL. — Durand. *(Avec rage :)* C'est dégoûtant !

ALINE. — Durand ! Pas original ! D'accord Colette Durand ! Enfin, passons ! Son adresse ?

GABRIEL. — J'ai la fièvre. J'ai soif.

ALINE. — Tenez ! De l'armagnac ! Ça vous remontera.

Elle le sert.

GABRIEL. — Le petit verre du condamné.

Il boit.

ALINE. — L'adresse ?

GABRIEL. — L'adresse ! Quelle adresse ?

ALINE. — Mlle Colette Durand.

GABRIEL. — Aline, vous avez une volonté... formidable !

ALINE. — Oui... L'adresse ?

GABRIEL. — Et un esprit de suite !

ALINE. — C'est entendu. L'adresse ?

GABRIEL. — D'aucuns considéreraient peut-être ça comme des défauts... Eh bien, pas moi ! Parce que, moi, je vous aime, Aline !

ALINE. — Prouvez-le : l'adresse ?

GABRIEL. — Pas avant que vous m'ayez juré que, quoi qu'il arrive, vous ne direz jamais à Christian que c'est moi qui... Oh ! que c'est pénible !

ALINE. — Combien de fois faut-il vous répéter que je vais partir et que je ne le reverrai jamais !

GABRIEL. — Alors, vous en savez assez.

ALINE. — Non. Ça m'amuse de savoir où habite Mlle Colette Durand. Sans compter que des détails affirmeront ma volonté de rompre une situation intolérable.

GABRIEL. — Ça, c'est un argument.

ALINE. — Alors ne vous faites plus prier : l'adresse ?

GABRIEL. — 10, rue Pergolèse... Ça y est ! J'ai glissé ! Je nage dans la fange.

ALINE. — Rue Pergolèse ! Joli quartier ! Et moi qui lui avais tant demandé un appartement près du Bois ! *(Elle s'est levée, prend l'annuaire du téléphone, le feuillette, cherche.)* Durand ? Voilà... Durand ! Trois colonnes et demie de Durand ! Quelle tribu ! Durand Anatole, boucherie, ce n'est pas cela... Durand Antoine, beurre et œufs... Très répandus dans l'alimentation, les Durand ! Ah ! Nous y voici ! Durand Colette, 10, rue Pergolèse. Pas de profession. Elle aurait pu mentionner : une des maîtresses de M. Christian Renoux. Trocadéro 22-22.

Elle prend l'appareil, qu'elle installe devant elle, sur une petite table, prend ses aises.

GABRIEL, *qui a suivi tout ce manège avec une croissante inquiétude.* — Qu'est-ce que vous allez faire ?

ALINE. — M'entretenir, grâce à cette miraculeuse invention, avec Mlle Colette Durand, sans profession.

GABRIEL. — Vous n'allez pas faire ça !

ALINE. — Si. A moins qu'elle ne soit pas chez elle.

Elle compose le numéro.

GABRIEL. — Aline ! Vous m'aviez juré...

ALINE. — Cuvez votre alcool en paix, mon ami ! Ne vous agitez pas comme un épileptique ! Vous me troubleriez et la conversation fort intéressante que je me propose d'avoir avec cette demoiselle serait décousue.

GABRIEL. — Aline, écoutez-moi, écoutez-moi bien...

ALINE. — Ça sonne ! Taisez-vous. *(Gabriel a un geste désespéré. Il s'effondre sur le divan.)* « Je suis chez Mlle Colette Durand ?... Bien. Qui est à l'appareil ? La femme de chambre. Très bien. M. Christian Renoux est-il là ? Vous allez voir... C'est ça, allez voir et si vous le trouvez vous lui direz que c'est sa femme qui le demande à l'appareil ! »

GABRIEL, *gémissant.* — Mon Dieu !

ALINE, *toujours au téléphone.* — « Merci, mademoiselle... » *(A Gabriel :)* Nous allons bien rire !

GABRIEL. — Oh ! Non !

ALINE. — Vous n'avez aucune fantaisie, mon cher ! *(Au téléphone :)* « Allô ! C'est Mlle Durand ? Oui ! C'est moi... « Nelly » ? Pourquoi m'appelez-vous Nelly ? Je suis la femme de Christian Renoux, mais je ne m'appelle pas Nelly !... Vous connaissez sa femme et elle s'appelle Nelly !... De quelle femme parlez-vous ?... Sa femme légitime ! Christian est marié ! Oh !... Vous trouvez ça drôle ! Pas moi ! » *(Elle raccroche.)* Je n'avais que le numéro 3.

GABRIEL, *doucement.* — Je vous l'avais bien dit: vous ne riez pas !

ALINE. — Bien entendu vous étiez au courant ?

GABRIEL. — Permettez...

ALINE, *elle ne le laisse pas parler.* — Vous aviez raison d'être dégoûté de vous ! Il est propre l'ami !

GABRIEL. — Je proteste !

ALINE. — Vous êtes écœurant ! Le complice ! Et c'est vous qui m'avez jetée dans ses bras.

GABRIEL. — Je proteste avec énergie ! C'est vous qui, dès la présentation...

ALINE. — Vous faites un joli métier ! L'alcool a aboli en vous tout sens moral ! Je ne vous félicite pas.

GABRIEL. — C'est un assassinat !

ALINE. — Comment est-elle cette légitime ?

GABRIEL. — Fictive.

ALINE. — Quoi ?

GABRIEL. — Il n'existe entre eux que des rapports amicaux.

ALINE. — Vous avez couché avec eux dans le même lit ?

GABRIEL, *se défendant.* — Jamais !

ALINE. — Alors, comment voulez-vous savoir ce qui s'y passe ! Pourquoi, si c'était vrai, Christian n'aurait-il pas divorcé ?

GABRIEL. — Il n'aime pas les complications.

ALINE. — Si vous trouvez que sa vie n'est pas compliquée : trois femmes !

GABRIEL. — Nelly ne compte pas.

ALINE. — Peut-être en existe-t-il une quatrième ?

GABRIEL. — Non. Je vous le jure.

ALINE. — Taisez-vous ! Faux témoin !

GABRIEL. — La vie me devient très pénible.

ALINE. — Négligeons pour l'instant la légitime pour nous occuper de cette demoiselle Durand Colette, sans profession.

Elle reprend le téléphone.

GABRIEL. — Qu'allez-vous encore faire ?

ALINE. — La rappeler !

Elle compose le numéro.

GABRIEL. — Vous ne vous quittez plus ! Tout ça finira mal ! Je voudrais dormir.

ALINE. — Bonne idée ! Dormez !... *(Au téléphone :)* « Allô ! Mlle Durand ? C'est moi qui ai appelé il y a un instant. J'ai pris un titre qui ne m'appartient pas. Je ne suis pas la femme légitime de Christian. Vous l'aviez déjà compris... Je ne suis que sa maîtresse. Vous aussi vous êtes sa maîtresse. Cela fait deux maîtresses. C'est une de trop... Vous tuer ! Oh ! Non ! Je veux tout au contraire vous céder la place. J'ai seulement la curiosité de savoir à qui... Oui, faire votre connaissance... Cette idée vous amuse ! Très bien ! Où pourrions-nous nous rencontrer ?... Je ne sais pas. Attendez-vous Christian ce soir ?... Moi non plus. Alors c'est très simple : venez chez moi, 10, rue de Miromesnil, troisième à gauche... Entendu. Je vous attends ! A tout de suite, mademoiselle. » *(A Gabriel :)* Très sympathique cette Mlle Durand... Une voix agréable ! Et vous ? Vous ne dormez pas ?

GABRIEL. — Je rêve. C'est un cauchemar. Vous vouliez vider les lieux. Non seulement vous restez mais vous lancez des invitations.

ALINE. — Avant de partir j'ai bien le droit de m'amuser un peu.

GABRIEL. — Ça finira mal. Moi, je m'en vais.

ALINE. — Restez ! Vous constaterez que l'entrevue se passera fort bien. Ecoutez ! On vient d'ouvrir la porte d'entrée. C'est Christian. Il a la clef.

GABRIEL. — C'est affreux. Je file !

ALINE. — Vous n'allez pas manquer la réception de Mlle Durand.

GABRIEL. — Aline, vous allez me jurer, je veux un serment solennel ! Vous ne direz jamais à Christian que c'est moi qui vous ai renseignée !

ALINE. — Vous allez le recevoir. Moi, je vais m'habiller. Ainsi vous êtes assuré de mon silence.

GABRIEL. — Je voudrais être seul dans une forêt vierge.

ALINE. — Une forêt vierge ! Mon petit Gabriel, j'ai eu raison de ne pas vous accepter comme amant : avec vous, tout devient compliqué !

Elle sort. Resté seul, Gabriel vide son verre. Il cherche à composer une attitude désinvolte. Entre Christian.

CHRISTIAN. — Tiens ! Gabriel ! Comment vas-tu, mon gros ?

GABRIEL. — Très bien. Merci. Et toi, mon bon Christian ?

CHRISTIAN. — Comme tu vois. Heureux de te trouver ici. Aline n'est pas là ?

GABRIEL. — Je te précède d'une toute petite minute. Elle est allée s'habiller.

CHRISTIAN. — Pauvre petite ! Elle va être bien contente de me voir.

GABRIEL. — Ravie ! Elle va être ravie ! Elle t'aime tant !

CHRISTIAN. — En principe je ne devais pas venir ce soir.

GABRIEL. — C'est ce qu'elle a eu à peine le temps de me dire.

CHRISTIAN. — Pauvre gosse ! Elle passe sa vie à m'attendre. Je ne suis pas toujours très chic avec elle et cependant je l'aime bien.

GABRIEL. — Pour ne pas troubler sa joie, je vais me retirer.

CHRISTIAN. — Où vas-tu ?

GABRIEL. — Je m'en vais. Je ne veux pas gâcher votre tête-à-tête.

CHRISTIAN. — Nous n'en sommes plus là. Aline et moi nous nous connaissons depuis un an.

GABRIEL, *attendri.* — Et moi je te connais depuis plus de vingt ans, mon bon Christian.

CHRISTIAN, *surpris.* — Oui. Pourquoi me dis-tu ça ?

GABRIEL. — Parce que c'est la vérité. Et aussi parce que je t'aime bien.

CHRISTIAN. — Moi aussi. Ce vieux Gabriel ! Avoue qu'elle est gentille, Aline ?

GABRIEL. — Je n'avoue rien et surtout je ne veux pas m'occuper de tes affaires.

CHRISTIAN. — Tu es de mauvaise humeur ?

GABRIEL. — Moi ! Pas du tout !

CHRISTIAN. — Alors tu peux bien reconnaître avec moi qu'il est rare de rencontrer une femme plus amoureuse qu'elle ! Qu'est-ce que tu risques ?

GABRIEL, *plein d'espoir.* — De ton côté, avoue que tu ne vois en elle qu'un passe-temps ! Dis-le moi, tu me feras plaisir.

CHRISTIAN. — Pas du tout. Figure-toi que cette passion manifestée avec tant de constante gentillesse commence à m'émouvoir. C'est comme ça ! Je n'y comprends rien.

GABRIEL, *désespéré.* — Mais tu la trompes !

CHRISTIAN. — Ça n'empêche pas les sentiments ! *(Confidentiel :)* Mon cher, depuis huit jours j'ai fait la connaissance d'une blonde ravissante, un vrai saxe... Je devais la voir ce soir...

GABRIEL. — Tais-toi ! Tais-toi ! Ne me raconte rien !

CHRISTIAN. — Décidément, tu es infumable aujourd'hui !

GABRIEL. — Je veux m'en aller ! Au revoir !

CHRISTIAN. — Et moi, je t'ordonne de rester. Je te répète que je suis content de te voir. Assis !

GABRIEL. — Oui, mais ne me parle plus de cette blonde.

CHRISTIAN. — Une passade. Pas comparable à Colette.

GABRIEL, *il se lève.* — Et surtout ne me parle pas de Colette !

CHRISTIAN. — Tu es assommant à la fin ! Assis ! Qu'est-ce que tu as ?

GABRIEL, *il s'assoit.* — Rien ! Absolument rien.

CHRISTIAN. — Tu ne l'as entrevue qu'une fois, Colette, mais quand tu la connaîtras mieux tu conviendras avec moi qu'elle a un charme très personnel. Tu verras !

GABRIEL. — Je ne veux rien voir du tout.

CHRISTIAN. — Elle habite un minuscule appartement près du Bois ! Une bonbonnière ! Et quelle table ! Tu m'en diras des nouvelles ! Tu ne dis plus rien ! Quand il s'agit de ta petite gueug... !

Il prend dans son portefeuille une photographie.

GABRIEL. — Je dis non ! Je n'irai pas et je ne veux surtout pas savoir où elle habite.

CHRISTIAN. — Tu es malade, mon petit vieux ?

GABRIEL. — Je me porte très bien.

CHRISTIAN, *tendant la photographie.* — Regarde !

GABRIEL. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

CHRISTIAN. — Une photographie de Colette ! Elle est plus jolie qu'Aline ?

GABRIEL. — Ce n'est pas vrai !

CHRISTIAN. — C'est aussi mon avis ! Elles sont belles toutes les deux, mais je voulais voir ta réaction. Toi, je te soupçonne d'avoir été amoureux d'Aline.

GABRIEL. — Moi !

CHRISTIAN, *amusé.* — Oui ! Toi ! Farceur ! Je suis certain que tu me ferais cocu avec plaisir.

GABRIEL. — Ne dis pas ça, Christian.

CHRISTIAN. — Je ne devais pas venir ce soir. Tu le savais. Je te trouve ici. Et tu fais une g... impossible ! C'est lumineux !

GABRIEL. — Tu me fais beaucoup de peine. Oh ! Oui ! Une peine !

CHRISTIAN. — Je blaguais. Je sais que tu es un ami loyal. Un ami comme on n'en fait plus. Moi aussi, je t'aime bien, mon vieux Gab.

GABRIEL. — Christian, ne me dis pas ça. Si tu me dis encore que je suis ton ami, je vais sangloter.

CHRISTIAN. — Regarde-moi ! Parole ! Il est noir !

GABRIEL, *lamentable.* — Non. Je suis lucide. D'une lucidité effrayante ! Et je veux m'en aller ! Je veux m'en aller !

CHRISTIAN. — Fallait prévenir. Je ne comprenais rien du tout. Tu étais digne et chagriné. Tu es crevant quand tu as un verre de trop ! Mon pauvre Gabriel ! Tu as des ennuis ?

GABRIEL. — Oh ! oui !

CHRISTIAN. — Ça va s'arranger. Veux-tu t'allonger un peu ?

GABRIEL, *avec force.* — Non.

CHRISTIAN. — Bon. Ne t'énerve pas, mon joli ! Dès qu'Aline sera prête nous irons dîner tous les trois... Un petit bistro épatant ! Ça te remettra d'aplomb, mon bon gros.

GABRIEL. — Je veux rentrer chez moi, je suis malade.

CHRISTIAN. — Je devine pourquoi tu veux t'en aller.

GABRIEL. — Oh ! non !

CHRISTIAN. — Furieuse de ne pas me voir ce soir, Aline t'a mal reçu, toi et ta saoulographie.

GABRIEL. — Tu n'y es pas du tout. D'ailleurs je vais te dire une bonne chose : tu as tort de supposer qu'Aline se désespère quand tu n'es pas là.

CHRISTIAN. — Devant toi elle crâne. Je la connais mieux que toi : c'est une faible femme.

GABRIEL. — Mon cher, une femme qui sait être faible est très forte.

CHRISTIAN. — L'alcool te rend psychologue.

GABRIEL. — Je les ai observées, moi, les femmes !

CHRISTIAN. — Tu les observes trop : tu n'en gardes aucune.

GABRIEL. — Je me défends ! Pas de collage ! Quant à Aline, crois-moi, elle a de la volonté, une volonté formidable.

CHRISTIAN. — Avec les autres. Avec toi, peut-être. Pas avec moi.

GABRIEL. — Tu es fat ! Fat et aveugle !

CHRISTIAN. — Je ne suis pas fat. Aline m'adore. C'est tout.

GABRIEL. — Elle t'adore ! Elle t'adore ! Tu te gargarises avec cette certitude ! Tu es un daim !

CHRISTIAN. — Tu deviens méchant ! Qu'est-ce que tu as, mon lapin ?

GABRIEL. — Tu m'embêtes ! Au revoir !

CHRISTIAN. — Je suis très inquiet. Je ne t'ai jamais vu dans cet état. Assieds-toi et raconte tes ennuis à ton vieux copain. *(Il rit.)* Pauvre Gabriel ! *(Entre Aline.)* Tu arrives bien ! Bonjour, mon petit. *(Il l'embrasse. Aline n'a aucune réaction.)* Figure-toi que cet animal-là ne tient pas en place. Il a une idée fixe. Il veut s'en aller. Tu sais pourquoi ?

ALINE. — Peut-être veut-il prévenir que ce soir on ne doit pas compter sur ta présence.

CHRISTIAN. — Prévenir qui ?

ALINE. — Colette.

CHRISTIAN. — Colette ?

ALINE. — Colette Durand.

CHRISTIAN. — Comprends pas.

ALINE. — Colette Durand, 10, rue Pergolèse, Trocadéro 22 deux fois. Tu ne comprends pas ?

GABRIEL, *se levant.* — Je vous laisse.

CHRISTIAN. — Assis ! Tu comprends, toi ? *(Gabriel a un geste évasif.)* Colette Durand, tu connais ça ?

ALINE. — Oui. Il connaît.

GABRIEL. — Aline ! Vous vous expliquerez quand vous serez seuls ! J'ai horreur des scènes.

ALINE. — Une scène ! Pourquoi une scène ! Au ridicule j'ajouterais la vulgarité ! Non, mon cher. Sans doute fréquentez-vous des femmes qui font des scènes. Je ne vous félicite pas. Moi, je ne fais pas de scènes !

CHRISTIAN. — Gabriel est un sage ! On ne lui connaît pas de femmes. Il préfère les spiritueux.

ALINE. — Ses vices m'indifférent. Ce qui m'intéresse, c'est la réponse à une question que je vais te poser et à laquelle, je l'espère, tu daigneras répondre.

CHRISTIAN. — Interrogez, ma chère.

ALINE. — Ne te moque pas de moi, je te prie. T'avais-je demandé d'habiter près du Bois ?

CHRISTIAN. — Très exact. J'ai cherché, fouillé, soudoyé agences et concierges. Pas la moindre cabane dans le quartier.

ALINE. — La rue Pergolèse est-elle près du Bois, oui ou non ?

CHRISTIAN. — A ma connaissance, oui.

ALINE. — Comment est situé l'immeuble au numéro 10 ?

CHRISTIAN. — Moi pas savoir.

ALINE. — Gabriel ! Comment est cet immeuble ?

GABRIEL. — Pas savoir non plus.

ALINE, *à Gabriel.* — Menteur ! Hypocrite ! Vous êtes répugnant !

GABRIEL, *suppliant.* — Aline !

ALINE. — Il ose me regarder dans les yeux et dire qu'il ignore cette maison !

CHRISTIAN. — La connais-tu, oui ou non. Réponds ! Cachottier !

GABRIEL, *exaspéré.* — Je ne sais pas ! Vous m'embêtez tous les deux.

ALINE. — Menteur ! Hypocrite ! Alcoolique et grossier. Il fait le maximum.

GABRIEL. — Aline ! Ménagez-moi !

CHRISTIAN. — Cesse de le brutaliser. Tu lui demandes un renseignement à propos de je ne sais quelle maison ! Et s'il ne la connaît pas !

ALINE. — Il la connaît.

CHRISTIAN. — Qu'en sais-tu ?

ALINE. — C'est lui qui m'a donné tous les renseignements concernant Mlle Colette Durand. J'aime les situations nettes. Voilà qui est fait.

Christian regarde Gabriel. Un silence pesant.

CHRISTIAN. — Tu es un beau s...

GABRIEL. — Je désirais tant m'en aller.

CHRISTIAN. — Parbleu ! Je comprends maintenant. Aline a raison : tu es écœurant, mon bon ami !

ALINE. — Il a parlé parce que je l'y ai obligé.

GABRIEL. — Je te l'ai dit : elle a une volonté...

CHRISTIAN. — Assez ! Tu peux partir ! Je ne te retiens plus.

GABRIEL. — Cette fois, je vais sangloter.

CHRISTIAN. — Va faire ça ailleurs ! Ivrogne !

GABRIEL, *implorant.* — Aline !

CHRISTIAN. — Quoi ! Quoi ! Aline ! Tu as encore quelque chose à moucharder ?

ALINE. — En voilà assez ! Si quelqu'un a une scène à faire ici, c'est moi.

GABRIEL. — Elle a raison.

CHRISTIAN, *à Gabriel.* — On ne te demande pas ton avis.

GABRIEL. — Et puis, zut ! J'en ai assez de me faire eng... ! Débrouillez-vous tous les deux !

Il va vers la sortie.

CHRISTIAN. — Tu me dégoûtes ! F...-moi le camp !

GABRIEL. — Un coureur et un brutal ! Je vous plains, Aline !

Christian a un mouvement menaçant pour aller vers Gabriel. Celui-ci disparaît en hâte.

CHRISTIAN. — Il est coquet, l'ami de vingt ans.

ALINE. — C'est sans doute lui qui te l'a présentée ?

CHRISTIAN. — Qui ?

ALINE. — Mlle Colette Durand.

CHRISTIAN. — Je n'ai besoin de personne pour me faire des relations.

ALINE. — Je n'oublie pas que c'est à lui que je suis redevable de l'honneur de te connaître.

CHRISTIAN. — Il m'arrive d'opérer moi-même.

ALINE. — Où as-tu trouvé cette fille ?

CHRISTIAN. — Ce n'est pas une fille.

ALINE. — Si, puisqu'elle est ta maîtresse.

CHRISTIAN. — Bon... Alors, toi...

ALINE. — Je ne suis plus ta maîtresse.

CHRISTIAN. — Depuis quand ?

ALINE. — Depuis une heure.

CHRISTIAN. — Excuse-moi. Je n'étais pas informé.

ALINE. — Mufle !

CHRISTIAN. — Et moi qui déversais à ton sujet, il y a un instant, des gentillesses dans le sein de cet individu.

ALINE. — Je t'ai posé une question. Je te prie de répondre. Où l'as-tu connue ?

CHRISTIAN. — Oh ! Que les femmes sont curieuses !

ALINE. — Ce serait trop facile. Tu m'as trompée, ridiculisée, bafouée. J'ai droit à des dommages et intérêts.

CHRISTIAN. — Deviendrais-tu vénale ?

ALINE. — Non, mon cher. J'entends par dommages et intérêts le détail de tes turpitudes.

CHRISTIAN, *avec un sifflement d'admiration.* — Turpitudes ! Fichtre ! J'avais déjà noté que dans les grandes circonstances tu uses de mots choisis.

ALINE. — J'ai de l'éducation, moi !

CHRISTIAN. — On n'en saurait trop avoir. Mes compliments les plus distingués.

ALINE. — Mais, si tu me pousses à bout avec tes sarcasmes, cette éducation pourrait céder la place à l'indignation, l'indignation à l'explosion.

CHRISTIAN. — N'explose pas, je t'en conjure. Ça va faire des dégâts.

ALINE. — Réponds : où l'as-tu connue ?

CHRISTIAN. — Chez un ami, fidèle celui-là.

ALINE. — Quel ami ?

CHRISTIAN. — Tu ne le connais pas.

ALINE. — Tu as la main pour choisir tes amis. Encore un qui fait un joli métier.

CHRISTIAN. — Mon Dieu ! Il ne se plaint pas. Il est ambassadeur.

ALINE. — Il a de drôles de fréquentations ton ambassadeur. Une fille que tu lèves chez lui et que tu couches le soir même.

CHRISTIAN. — Erreur ! Désolé de te contredire. L'ange Gabriel t'a refilé un faux tuyau : pas le soir même.

ALINE. — Le lendemain !

CHRISTIAN. — Ces précisions chronologiques te passionnent ?

ALINE. — Tu l'as installée dans un appartement rue Pergolèse, près du Bois, et tu prétends que ce n'est pas une fille.

CHRISTIAN. — Je vais combler ta curiosité. Je connais la dame depuis deux mois. Elle habite cet appartement depuis cinq ans. Es-tu satisfaite ?

ALINE. — C'est une femme mariée ?

CHRISTIAN. — Pas de mari. Pas trace de mari !

ALINE. — C'est un autre amant qui paie le loyer. Elle collectionne les amants. C'est une femme très bien.

CHRISTIAN. — Oui. Très bien. Tout à fait entre nous : très grosse situation personnelle.

ALINE. — De mieux en mieux ! Tu joues les gigolos !

CHRISTIAN. — Voilà ! Elle me couvre d'or et de « bejoux », ce qui me permet de t'entretenir richement.

ALINE. — C'est bien possible ! Avec toi il faut s'attendre à tout.

CHRISTIAN. — Ma petite Aline, tu m'ennuies. Et quand je dis « tu m'ennuies », je suis, crois-le bien, d'une politesse exquise.

ALINE. — La fréquentation de ta femme du monde te communique une rare distinction.

CHRISTIAN. — Heureux de te l'entendre dire.

ALINE. — Tu ne t'en tireras pas par des pirouettes. Je te pose des questions et je te prie de me répondre.

CHRISTIAN. — Tout à ta disposition, ma chérie.

ALINE. — Combien d'heures se sont écoulées entre votre rencontre dans les salons de ton ambassadeur et la chute de cette dame ?

CHRISTIAN. — Je n'eusse jamais cru que tu fusses aussi friande de statistique.

ALINE. — Tu as tort de te moquer de moi et je te prie de me répondre.

CHRISTIAN. — Je n'ai pas chronométré : ma montre était chez l'horloger.

ALINE. — Ne m'exaspère pas. Réponds !

CHRISTIAN. — Huit jours, quarante-sept minutes trente-cinq secondes. Est-ce assez précis ?

ALINE. — Huit jours ! Et tu prétends que c'est une femme très bien ! Une femme qui se donne au premier venu !

CHRISTIAN. — Moi ! Le premier venu ! Quelle affreuse révélation !

ALINE. — Une femme qui livre son corps à un individu dont elle ignorait l'existence huit jours avant ! C'est du propre !

CHRISTIAN. — Tu permets, ma chérie... Encore un peu de statistique. Si mes souvenirs sont précis, un certain soir, ce salaud de Gabriel m'a invité à dîner, c'est à ce dîner que j'ai eu le plaisir et délicat avantage de faire ta connaissance ! Or le soir même...

ALINE. — Moi ! Ce n'est pas la même chose.

CHRISTIAN. — Je ne te le fais pas dire ! Conclusion : ne jamais se fier aux statistiques.

ALINE. — Je connaissais Gabriel depuis longtemps.

CHRISTIAN. — Ça change tout.

ALINE. — Il me faisait la cour.

CHRISTIAN. — Voyez-vous ce passionné ! Il ne me l'avait jamais dit !

ALINE. — Il m'agaçait.

CHRISTIAN. — Et c'est parce qu'il t'agaçait...

ALINE. — Peut-être.

CHRISTIAN. — C'est ce que l'on appelle au billard : un carambolage par la bande.

ALINE. — Et il faut que tu sois l'homme que tu es pour me reprocher ma bonté pour toi !

CHRISTIAN. — Je ne te reproche rien, mon amour.

ALINE. — Et pour me comparer à cette grue.

CHRISTIAN. — Le mot fille était sévère. Celui de grue est brutal.

ALINE. — C'est une grue. Et quand je la verrai je suis persuadée que mon opinion se confirmera.

CHRISTIAN. — Tu veux la voir ?

ALINE. — Oui.

CHRISTIAN. — Quand ?

ALINE. — Très prochainement.

CHRISTIAN. — Invite-la à prendre une tasse de thé.

ALINE. — C'est déjà fait.

CHRISTIAN. — Enfin tu consens à rire avec moi !

Bravo ! Tu sais très bien que tout cela est sans importance. Embrasse-moi, ma petite Aline, et n'en parlons plus.

ALINE. — Je ne suis plus « ta petite Aline ». Je ne ris pas et j'attends Mlle Colette Durand.

CHRISTIAN. — Télépathie ! Télévision ! Télégraphie sans fil ! Boum ! La voici ! Entrez, Mlle Durand ! *(On sonne.)* On a sonné.

ALINE. — C'est elle.

CHRISTIAN. — Déjà ! C'est magnifique le progrès !

ALINE. — Ma femme de chambre est sortie. Va ouvrir. Tu auras sans doute la joie de la recevoir.

CHRISTIAN. — Aline ! Je rends les armes. Je me croyais un mystificateur sans rival : tu me bats de plusieurs longueurs ! *(On sonne de nouveau. Il plaisante :)* Elle s'impatiente, la pauvre !

ALINE. — Tu ne me crois pas !

CHRISTIAN, *faussement sincère.* — Si ! Si !

ALINE. — Mlle Durand ! Quatre colonnes de Durand dans l'annuaire ! Il fréquente les deux cents familles, ton ambassadeur ! Je vais lui ouvrir.

Aline sort. Christian allume une cigarette, se verse un verre d'alcool, fredonne un air de jazz.

VOIX D'ALINE. — Entrez, madame !

Christian s'amuse, croyant à une farce.

VOIX DE COLETTE. — Le hasard est vraiment chose curieuse !

CHRISTIAN, *stupéfait.* — Nom d'un chien ! Colette !

Colette entre. C'est une jolie femme très élégante et volubile. Elle ne découvrira la présence de Christian que quelques répliques plus tard.

COLETTE. — Figurez-vous que depuis longtemps je devais rendre visite à mon amie la baronne de Claircy... Vous la connaissez ?

ALINE. — Pas du tout.

COLETTE. — Elle habite votre rue. Vous l'avez certainement rencontrée. Elle a deux caniches, Vous aimez les caniches ?

ALINE. — Mademoiselle, je vous ai demandé...

COLETTE. — Moi, j'adore ! Quand ils sont tondus de façon si ridiculement comique ! La baronne de Claircy a aussi une petite fille, un chou ! Vous aimez les enfants ?

ALINE. — Voulez-vous me permettre...

COLETTE. — Moi, j'adore ! Bref votre adresse m'a fait penser à ma baronne. Je l'ai prévenue : elle m'attend. Je vous consacre deux minutes et je saute chez elle. Vous le voyez : tout s'arrange à merveille !

ALINE. — C'est ce que nous allons voir. Asseyez-vous.

COLETTE. — Merci. *(Elle jette un rapide coup d'œil autour d'elle.)* C'est gentil chez vous ! *(Elle découvre Christian.)* Tiens ! Vous êtes là, Jacky !

Elle lui adresse de la main un petit signe « bonjour » de la main.

CHRISTIAN, *même geste de la main.* — Bonjour ! Bonjour !

ALINE, *surprise.* — Jacky ?

COLETTE. — Vous aimez « Christian » ?

ALINE, *avec rage.* — Oh ! Non !

COLETTE. — Je l'ai baptisé Jacky. C'est plus intime. Charmant votre « home ». Si un jour vous avez besoin d'un décorateur, je vous donnerai une adresse. Chez moi il a réalisé des merveilles. Ça va, Jacky ? Pas très bonne mine ?

ALINE. — Il se fatigue trop.

COLETTE. — Beaucoup de travail en ce moment ?

ALINE. — Plutôt ! Trois femmes !

CHRISTIAN, *protestant, inquiet.* — Pourquoi trois ?

ALINE. — Nous en reparlerons. Chaque chose en son temps. Occupons-nous d'abord de Madame.

COLETTE. — Ah ! Ce coup de téléphone ! J'ai bien ri ! Et vous ?

ALINE. — Vous me donnez enfin la parole ?

COLETTE. — Je suis bavarde, je le sais ! C'est mon défaut. Elle le pensait mais elle n'osait pas le dire. Elle est charmante. Jacky, pourquoi la trompez-vous ? Parlez ! Vous ne dites rien !

CHRISTIAN. — Je vous laisse le soin d'animer la conversation, soin dont vous vous acquittez à merveille.

COLETTE. — Vous êtes un monstre. Elle est délicieuse. *(Regardant Aline :)* Qui est votre coiffeur ? Moi, je vais chez Arthur et Jules, vous connaissez ?

ALINE. — Non. Je ne connais ni Arthur ni Jules.

COLETTE. — Il n'y a qu'eux pour bien coiffer ! Je vous donnerai le numéro de téléphone... de ma part... vous obtiendrez un rendez-vous. J'adore votre petite robe... Elle est signée ?

ALINE, *excédée.* — Non.

COLETTE. — A mon tour je vous demanderai l'adresse.

ALINE. — Je ne vous ai pas priée de venir ici pour échanger nos fournisseurs.

COLETTE. — Vous avez raison. Il s'agit de Jacky. J'ose même dire que, pour l'instant, c'est le seul échange que nous ayons fait ! *(Elle rit.)* Pourquoi ne souriez-vous pas ? La vie est terriblement quotidienne ! Un peu de fantaisie ! Jacky ? Cette jeune femme manquerait-elle de fantaisie ?

CHRISTIAN. — S'il m'est permis de placer un mot, j'oserai dire que le seul fait de vous avoir convoquée ici est une preuve d'originalité.

ALINE. — Toi, je te conseille de te taire.

CHRISTIAN. — Bon ! Bon ! Je ne dirai plus un mot. Je vous laisse à vos papotages mondains.

COLETTE. — Je suis déçue : seriez-vous jalouse ?

ALINE. — Moi ! Jalouse ! Pas du tout.

COLETTE. — Si. Avouez-le. Quel dommage ! Quel curieux sentiment, ne trouvez-vous pas, Jacky ?

CHRISTIAN. — Je suis le muet du sérail.

COLETTE. — Pauvre Jacky !

ALINE. — Puis-je vous prier de cesser de l'appeler Jacky devant moi !

COLETTE. — Vous vous fâchez ! Pourquoi ? C'était si excitant cette rencontre tous les trois.

ALINE. — Vous êtes venue ici pour vous moquer de moi. Je ne le tolérerai pas.

COLETTE. — Pourquoi me prêter ce sentiment ! Vous m'êtes très sympathique. Parole ! Dès que je vous ai vue ! Ne pouvons-nous pas parler gen-

timent... Voyons ! Abordons le sujet qui paraît vous tenir à cœur. Depuis combien de temps connaissez-vous Jacky ?... Pardon, Christian ?

ALINE. — Un an.

COLETTE. — Un an !

ALINE. — Oui ! Un an !

COLETTE. — Et vous êtes encore jalouse ! Remarquez que je comprends que vous lui soyez attachée ! C'est un joyeux compagnon ! Quand il imite Michel Simon il est impayable !

ALINE. — Je ne lui connaissais pas ce talent.

COLETTE. — Pas possible ! Jacky ! Vous allez tout de suite imiter Michel Simon pour faire rire la dame !

CHRISTIAN, *d'une voix de basse taille.* — Je pense qu'il serait plus indiqué, en la circonstance, d'imiter un tragédien.

ALINE. — C'est parce qu'il imite Michel Simon que vous êtes tombée dans ses bras huit jours après avoir fait sa connaissance ?

COLETTE. — Elle est splendidement renseignée ! *(Menaçant Christian du doigt.)* Bavard Jacky !... Oh ! Pardon ! Christian... Eh bien, non ! Je n'aime pas ce prénom ! Allons ! Souriez ! Je suis persuadée qu'elle a un sourire ravissant.

ALINE, *à Christian.* — C'est une inconsciente !

CHRISTIAN. — Neutre ! Je suis neutre !

COLETTE. — J'ai compris ! Elle prend l'amour au tragique ! Quelle erreur ! L'amour, c'est une cigarette de tabac blond ! Quelques bouffées et on jette.

ALINE. — Vous pouvez la garder votre « cigarette » !

COLETTE. — Non. J'ai horreur des drames et je serais navrée de vous chagriner. Quelle heure est-il ? *(Elle consulte son bracelet-montre.)* Sept heures moins dix ! Quelle horreur ! Je bavarde ! Je bavarde ! Et mon amie qui m'attend ! Je suis ravie de vous avoir connue. *(A Christian :)* Au revoir, vous ! *(A Aline :)* Et surtout, pas de scène ! C'est un bon conseil que je vous donne ! Il ne faut jamais faire de scène.

ALINE. — Je suis tout à fait de votre avis.

COLETTE. — A la bonne heure !

ALINE. — Je n'ai qu'une demande à lui adresser.

COLETTE. — Il est prêt à vous donner satisfaction. N'est-ce pas, mon ami ?

CHRISTIAN. — Ma bonté est infinie.

ALINE. — Qu'il s'en aille avec vous.

COLETTE. — Que voulez-vous que j'en fasse !

ALINE. — Il est à vous, gardez-le !

COLETTE. — Vous le connaissez depuis plus longtemps que moi. Cela vous donne un droit de priorité.

ALINE. — Je me refuse à l'exercer. Gardez-le.

COLETTE. — Il est à vous.

ALINE. — Je vous le laisse.

COLETTE. — N'insistez pas ! Sans façon ! Je n'en ferai rien.

CHRISTIAN. — Permettez ! Un mot : j'ai l'impression d'être un solde, ça m'est un tantinet pénible !

COLETTE. — Dieu qu'il est amusant ! Je vous fais un très joli cadeau, petite madame ! Quand vous passerez rue Pergolèse, montez chez moi, je serai toujours enchantée de vous revoir.

ALINE. — Et de fumer une cigarette quand il viendra seul !

COLETTE. — Elle se décide enfin à plaisanter ! Bravo ! Vous avez compris ! L'amour gai ! Bonsoir, Jacky ! Petite madame, ne prenez pas la peine de me reconduire ! Toutes mes excuses de vous avoir retenue si longtemps ! Et n'oubliez pas de lui demander l'imitation de Michel Simon ! Il est splendide ! *(A Christian, coup d'œil éloquent vers Aline :)* Elle est charmante !

Elle sort.

ALINE. — C'est une folle.

CHRISTIAN. — Un caractère un peu primesautier, je te l'accorde.

ALINE. — « L'amour ! Une cigarette de tabac blond ! Une bouffée et on jette ! » Je l'avais bien jugée ! C'est une grue ! Mon pauvre ami, je ne te félicite pas. Ah ! C'est ce genre-là qui te plaît ! Va-t'en ! Cours la rejoindre ! Qu'est-ce que tu fais là.

CHRISTIAN. — Je t'admire. Cette entrevue risquait d'être tumultueuse. Grâce à toi, il n'en fut rien. Tous mes compliments.

ALINE. — Si j'avais eu en face de moi une femme, une vraie femme... enfin une femme dont on puisse être jalouse, peut-être aurais-je témoigné quelque nervosité ! Mais celle-là ! D'abord elle n'est pas jolie.

CHRISTIAN. — Et je parierais qu'elle est persuadée du contraire.

ALINE. — Ah ! Ne me dis pas qu'elle est jolie !

CHRISTIAN. — Non ! Non ! Je ne le dirai pas.

ALINE. — Aucune personnalité ! Le modèle standard !

CHRISTIAN. — Treize à la douzaine.

ALINE. — Fabriquée en série chez Arthur et Jules ! Et fagotée ! Un manque de goût ! Non ! Ce n'est pas ce que j'appelle une jolie femme !

CHRISTIAN. — Cataloguée ! Jugée ! Rayée ! N'en parlons plus !

ALINE. — Au moral, c'est encore pire !

CHRISTIAN. — Une grue. Ce point a été précisé.

ALINE. — Une toquée qui adore pêle-mêle les caniches, les enfants et toi par-dessus le marché, parce que tu imites Michel Simon !

CHRISTIAN. — J'avoue que je l'imite assez bien.

ALINE. — Je me suis retenue pour ne pas éclater de rire.

CHRISTIAN. — Il n'est pas trop tard. Éclatons ensemble ! A mon commandement : Une, deux... Elle est bien bonne.

Il rit largement.

ALINE. — Cesse de faire le pitre ! Tu n'es pas drôle !

CHRISTIAN. — Pas drôle, moi !

ALINE. — Tu ne l'as jamais été. Souvent, en te regardant faire le clown, j'ai pensé : « Dieu ! Que cet homme est stupide ! »

CHRISTIAN. — Quelle averse !

ALINE. — Maintenant, je te vois tel que tu es. C'est pénible.

CHRISTIAN. — Très juste. C'est pénible.

ALINE. — Va-t'en ! Mais va-t'en donc !

CHRISTIAN. — Je suis un pauvre petit ! tout seul ! Où veux-tu que j'aille ?

ALINE. — Va voir ta femme. Elle te consolera.

CHRISTIAN, *douché.* — Ma femme ?

ALINE. — Oui. L'officielle ! Tu es marié et tu ne m'en as même pas fait part !

CHRISTIAN. — Quand j'ai convolé je ne te connaissais pas.

ALINE. — Une légitime avec laquelle, paraît-il, tu ne couches même pas.

CHRISTIAN. — C'est encore Gabriel qui t'a révélé ce secret d'alcôve ?

ALINE. — Bien entendu.

CHRISTIAN. — Ah ! Celui-là !

ALINE. — Inutile de te dire que je n'en ai rien cru.

CHRISTIAN. — Tu as tort, ma chérie. Gabriel, dans son souci d'information, ne t'a pas menti. Ma femme et moi nous ne sommes que deux camarades. Que veux-tu ! Elle déteste les jeux de l'amour !

ALINE. — Et elle accepte que tu la trompes ?

CHRISTIAN. — Oui. Sous condition que je l'en informe.

ALINE. — Et tu lui racontes...

CHRISTIAN. — Tout.

ALINE. — C'est dégoûtant !

CHRISTIAN. — C'est loyal.

ALINE. — Encore une anormale ! Décidément c'est ce genre-là qui te plaît. Nous n'étions pas faits pour nous entendre. Je suis normale, moi !

CHRISTIAN. — C'est peut-être pour cela que je t'aime !

Il veut l'enlacer.

ALINE. — Ne me touche pas : laisse-moi ! Va retrouver ta fausse excitée. Tu as des nouvelles à lui rapporter : deux ruptures à la fois, c'est capable de l'émoustiller.

CHRISTIAN. — Je ne lui raconte que mes victoires, jamais mes défaites. Question de prestige.

ALINE. — Il est vrai qu'avec la folle, ça s'arrangera. Elle n'en est pas à une cigarette près ! Va la rejoindre chez son amie. Va-t'en ! Va-t'en ! Je ne veux plus te voir !

CHRISTIAN. — Bien. Je rends mon tablier. J'étais en droit d'exiger mes huit jours.

ALINE. — Imbécile !

CHRISTIAN. — Madame ne me refusera pas un bon certificat ?

ALINE. — Si tu savais à quel point tu peux avoir l'air idiot, tu ne resterais pas une seconde de plus ici !

CHRISTIAN, *net, cassant.* — Très bien. Tu conviendras que j'ai apporté beaucoup de bonne volonté, mais, cette fois, j'ai mon compte. Adieu !

Il va vers la porte.

ALINE, *dans un cri.* — Christian !

CHRISTIAN, *il s'arrête.* — Vous dites ?

ALINE. — Ah ! Que je suis malheureuse !

Elle pleure, tombant sur le divan.

CHRISTIAN. — Si tu avais commencé par là ! *(Elle sanglote, il revient vers elle.)* Allons ! Allons !

Il la prend dans ses bras.

ALINE. — Je t'aimais, moi. J'étais sincère. Je ne suis pas comme toutes tes folles !

CHRISTIAN. — Je le sais, mon petit.

ALINE. — Et toi, tu ne m'as jamais aimée.

CHRISTIAN. — Mais si !

ALINE. — Non !

CHRISTIAN. — Je te le jure. Et toi, tu m'aimes encore ?

ALINE. — Ah ! Non !

CHRISTIAN. — Pourquoi pleures-tu ?

ALINE, *sanglotant.* — Je ne pleure pas.

CHRISTIAN, *plaisantant.* — Non ! Tu ne pleures pas... Alors, n'en parlons plus et embrasse-moi.

ALINE. — Jure-moi que tu ne la reverras plus.

CHRISTIAN. — Laquelle, mon chéri ?

ALINE. — La fille aux cigarettes.

CHRISTIAN. — Je le jure. Je lui enverrai dix paquets de Chesterfield comme cadeau de rupture.

ALINE. — Tu te moques de moi.

CHRISTIAN. — Non. Et de plus, à l'avenir, je serai sérieux comme Dieu le Père.

Il l'embrasse.

ALINE, *très petite fille.* — Passe-moi ton mouchoir.

CHRISTIAN. — Le voici... Ah ! Quel dommage que tu sois jalouse ! Si tu pouvais comprendre ce que ça compte peu une coucherie d'homme.

ALINE. — Pour éviter toute discussion il y a un moyen très simple.

CHRISTIAN. — Examinons ce moyen.

ALINE. — A l'avenir, raconte-moi ce que tu appelles tes « coucheries ».

CHRISTIAN. — Excuse-moi : j'ai la faiblesse de tenir encore à la vie.

ALINE. — Me juges-tu plus bête que ta femme ?

CHRISTIAN. — Loin de moi cette pensée.

ALINE. — J'ai appris l'existence de M^lle^ Colette Durand. Y a-t-il eu drame ? Non. Mieux : je l'ai reçue chez moi. Et tu es encore en vie.

CHRISTIAN. — Incontestable.

ALINE. — Si tu avais eu l'intelligence de m'en parler toi-même, de me la dépeindre telle qu'elle est, avec ses ridicules, nous aurions ri ensemble ! Conviens que c'eût été beaucoup plus simple !

CHRISTIAN. — Aline ! Je te découvre ! Je t'adore !

ALINE. — Alors, c'est promis ? Toute la vérité ?

CHRISTIAN. — Toute la vérité, rien que la vérité, je le jure ! Et pour sceller ce solennel serment, embrasse-moi. Au résumé il n'y a qu'une victime.

ALINE. — Qui ?

CHRISTIAN. — Gabriel.

ALINE. — Une victime ! Tu le plains ?

CHRISTIAN. — Il m'aime bien, lui aussi. Il doit avoir un cafard ! C'est mon meilleur ami.

ALINE. — Ton meilleur ami ! Il a été ignoble avec toi.

CHRISTIAN, *amusé.* — Vraiment ? Il te faisait la cour ?

ALINE. — Depuis des années. Sans succès. Inutile de le dire ! Il use d'autres moyens : trahison, délation... Pas très recommandable... ton ami !

CHRISTIAN, *plaisantant.* — Justes dieux ! A qui se fier ! Je vous le demande !

ALINE. — Tu agiras comme tu l'entendras, mais, en ce qui me concerne, il ne remettra jamais les pieds ici ! Ça, je te le jure !

CHRISTIAN, *riant.* — Toi, tu es un type dans le genre de Robespierre !

ALINE. — Pourquoi ?

CHRISTIAN. — Je t'expliquerai ça au restaurant, incorruptible Aline.

ALINE. — Je me moque de Robespierre !

CHRISTIAN. — Pas gentil ! Un si brave homme !

ALINE. — Ce que tu me raconteras, c'est la liste de tes victimes.

CHRISTIAN. — Liste officielle et complète ?

ALINE. — Oui. Complète !

CHRISTIAN. — Si tu m'obliges à fouiller dans ma mémoire, cela nécessitera plusieurs séances.

ALINE. — Nous avons le temps. Et ce sera si amusant !

CHRISTIAN, *fat et souriant.* — Le fait est que j'ai vécu quelques aventures peu banales !

ALINE. — J'en ris d'avance... Je vais passer un manteau. *(Sur le pas de la porte, s'efforçant à sourire :)* M^lle Cortès ?

CHRISTIAN. — Plaît-il ?

ALINE, *même jeu.* — Elle est sur la liste ?

CHRISTIAN, *très amusé.* — La jeune José ?

ALINE, *affectant de s'amuser elle aussi.* — Avec ses mines de vierge effarouchée, je l'ai toujours soupçonnée de se faire embrasser par toi dans les coins de porte.

CHRISTIAN, *ravi, se défendant mal.* — Mais non ! Mais non !

ALINE, *rire forcé.* — Puisque je te dis que ça m'amuse ! Inutile de nier !... Le numéro 4 !... Nous allons passer une charmante soirée !

CHRISTIAN. — Oui... Une charmante soirée.

ALINE, *légèrement crispée.* — Charmante.

Elle sort.

CHRISTIAN, *seul.* — Pauvre Gabriel !

RIDEAU

ACTE II

Christian est confortablement assis sur le divan, enfoui dans des coussins. Aline est allongée sur ce divan, la tête reposant sur les genoux de Christian.

ALINE. — Raconte ! Raconte encore.

CHRISTIAN. — Non.

ALINE. — Pourquoi, mon chéri ?

CHRISTIAN. — C'est un jeu dangereux.

ALINE. — Pour qui ?

CHRISTIAN. — Pour notre amour.

ALINE. — As-tu le sentiment que je t'aime moins parce que tu me racontes quelques aventures sentimentales de ton passé ?

CHRISTIAN. — Le pacte de franchise que j'ai conclu avec toi concerne le présent et non le passé.

ALINE. — Il y a de cela un mois et, depuis, tu ne m'as avoué aucune fantaisie nouvelle.

CHRISTIAN. — Je suis fidèle. Une fidélité de terre-neuve. Le regrettes-tu ?

ALINE. — Je ne vais pas jusque-là... En attendant la prochaine victime, continuons l'inventaire de tes victoires.

CHRISTIAN. — Ça t'amuse ?

ALINE. — Beaucoup. Je fais ta connaissance. J'ai l'impression d'avoir un nouvel amant.

CHRISTIAN. — En bref, c'est toi qui me trompes.

ALINE, *suppliante.* — Mon bon monsieur, une petite histoire... Allons... « Il était une fois... »

CHRISTIAN. — Tu es insatiable et je ne suis tout de même pas Casanova.

ALINE. — En cherchant bien dans tes souvenirs.

CHRISTIAN. — Curiosité ou vice ?

ALINE. — Éducation. Oui, je m'instruis. Je découvre que seul le mensonge est insupportable en amour. On soupçonne, on imagine, on construit son malheur. Une trahison prend la proportion d'une catastrophe alors que la plupart du temps il s'agit d'une passade sans importance.

CHRISTIAN. — Aline ! A mon tour de te découvrir : tu es la femme la plus intelligente que je connaisse.

ALINE. — N'en abuse pas.

CHRISTIAN. — C'est si facile de comprendre un homme. L'aventure qui aboutit à la possession perd pour nous tout son mystère. Notre curiosité satisfaite, neuf fois sur dix nous n'avons qu'un désir : fuir.

ALINE. — Me voici prévenue ; je sais ce qui m'attend.

CHRISTIAN. — J'ai dit neuf fois sur dix. Tu es la dixième.

ALINE. — Qu'ai-je d'exceptionnel pour fixer ton inconstance ?

CHRISTIAN. — Je te l'ai dit : tu es plus intelligente que les autres.

ALINE. — Et ta femme, tu l'oublies. Elle aussi a droit à tes confidences.

CHRISTIAN. — Au titre de copain. Ce n'est pas la même chose.

ALINE. — Passons... En attendant des aveux à venir, poursuivons l'enquête sur le passé. J'écoute.

CHRISTIAN. — J'ai l'impression de comparaître devant un tribunal.

ALINE. — Prêt à t'accorder toutes les circonstances atténuantes. Sois gentil. Raconte.

CHRISTIAN. — Soit ! Encore une. La dernière.

ALINE. — Tu es un amour.

CHRISTIAN. — Le roman commence dans un train. Nous étions face à face dans le compartiment et cela se passait entre Padoue et Rome.

ALINE. — Une Italienne ?

CHRISTIAN. — Une jeune fille. Des cheveux d'un blond vénitien. Un visage de madone. Elle voyageait avec son père, un respectable vieillard qui, bien vite, s'endormit. Ma femme somnolait également.

ALINE. — Elle était du voyage ?

CHRISTIAN. — Oui. Une promesse faite depuis longtemps de visiter l'Italie.

ALINE. — Toujours en copains ?

CHRISTIAN. — A cette époque, non.

ALINE, *vivement.* — Revenons à la madone.

CHRISTIAN. — Pendant une heure, duo sans paroles. Je ne la quitte pas du regard. Ses yeux soutiennent cette inquisition, mais le visage demeure énigmatique. Je passe dans le couloir pour fumer une cigarette. Elle y vient, s'adosse près de moi, à la portière de notre compartiment.

ALINE. — La conversation s'engage...

CHRISTIAN. — Non. Nous arrivions dans la campagne romaine. Un tunnel offre sa complicité.

ALINE. — Tu lui prends un baiser.

CHRISTIAN. — Non. La main, sa main qu'elle abandonne sans défense pour me la livrer très vite en une étreinte chaude et passionnée.

ALINE. — La glace était rompue.

CHRISTIAN. — Mais le tunnel franchi. Nous entrons en gare de Rome. Je griffonne en hâte, sur une carte de visite, le nom de l'hôtel où je me propose de descendre. Elle la jette dans son sac, rentre dans le compartiment, prend ses bagages, descend avec son père, disparaît dans la foule des voyageurs.

ALINE. — Le lendemain elle t'écrit pour te fixer un rendez-vous et quarante-huit heures après tu couchais avec elle.

CHRISTIAN. — Aucune nouvelle pendant les huit jours que je restais à Rome.

ALINE. — Dommage !

CHRISTIAN. — En quittant l'hôtel je priais de faire suivre mon courrier au Danielli à Venise.

ALINE. — C'est là que s'inscrit l'épilogue : gondole, mandoline... et le reste.

CHRISTIAN. — Pas davantage. Je rentre à Paris. Je n'y pensais plus lorsqu'un jour je reçus des nouvelles de l'inconnue. La lettre m'avait manqué à Rome, suivi à Venise puis à Paris.

ALINE. — Finalement quand vous êtes-vous rencontrés ?

CHRISTIAN. — Jamais. Nous ne nous sommes jamais revus. Nous avons correspondu pendant un an. Elle me racontait sa vie. Une existence toute en grisaille dans la petite ville de Padoue. Elle m'écrivait en italien, je lui répondais en français... Elle possédait une âme exquise.

ALINE. — Vous vous écrivez toujours ?

CHRISTIAN. — Non. Il y a de cela fort longtemps, et je ne saurais dire qui, de nous deux, rompit cette liaison épistolaire.

ALINE. — C'est tout ?

CHRISTIAN. — C'est tout. Et c'est peut-être mon plus joli souvenir d'amour.

ALINE. — Il est permis d'imaginer que la madone est devenue une plantureuse mère de famille.

CHRISTIAN. — Non : morte. C'est plus romantique.

ALINE. — Si elle avait été ta maîtresse tu l'aurais oubliée.

CHRISTIAN. — Sans aucun doute.

ALINE. — Si j'avais su, je ne me serais pas donnée à toi.

CHRISTIAN. — Quelle idée !

ALINE. — Tu me parerais d'une légende et tu m'aimerais encore.

CHRISTIAN. — Je t'aime, ma chérie.

ALINE. — Ta femme a connu cette virginale aventure ?

CHRISTIAN. — Bien entendu. Elle parle l'italien. C'est elle qui traduisait les lettres.

ALINE. — Décidément, je n'aime pas cette histoire.

CHRISTIAN. — Banale ?

ALINE. — Non. Et c'est bien pour cela que je ne l'aime pas.

CHRISTIAN. — Voilà. Point final. Je n'ai plus rien à t'offrir.

ALINE. — En réfléchissant bien, je te trouve diminué.

CHRISTIAN. — Diminué ! Pourquoi « diminué » ?

ALINE. — Jadis tu séduisais une jeune fille sans dire un mot. Un regard suffisait. Depuis un mois pas le moindre succès à ton actif. Je suis vexée : mon amant ne plaît plus aux femmes.

CHRISTIAN. — Tu me suffis.

ALINE. — Défaite facile ! Tu es très diminué.

CHRISTIAN. — Aline, ne me mets pas au défi.

ALINE. — La belle affaire. Pour redorer ton prestige il te sera facile d'inventer.

CHRISTIAN. — Et si tu étais le témoin d'une offensive victorieuse ?

ALINE. — Difficile.

CHRISTIAN. — Tout ce qu'il y a de plus facile.

ALINE. — Fanfaron !

CHRISTIAN. — Le sort en est jeté et vous l'aurez voulu, madame !

Il prend le téléphone, compose un numéro.

ALINE. — Qui appelles-tu ?

CHRISTIAN. — Tu vas le savoir. Prends l'écouteur... « Allô... M^me^ de Martel, de la part de M. Christian Renoux. »

ALINE. — M^me^ de Martel ? Tu ne m'en as jamais parlé ?

CHRISTIAN. — Chut ! Ecoute !... *(A l'appareil, tandis qu'Aline écoute la conversation qui s'engage :)* « Bonsoir, chère madame. Comment allez-vous ? Ici, Christian Renoux. Je suis charmé d'entendre votre voix... Mais si, je vous assure... Je sais... Je devais vous téléphoner, mais j'ai été si occupé. Je viens m'excuser et prendre de vos nouvelles... Pas très bonnes... Pourquoi ?... Crise de mélancolie ! Est-ce possible ! Vous étiez si gaie à cette soirée chez les Danville... C'était charmant, n'est-ce pas... Oh ! chère madame, vous êtes trop indulgente. J'étais, je l'avoue, très en forme ce soir-là... Peut-être votre présence. Vous étiez éblouissante de beauté et d'esprit ! Mais si, mais si !... Moi aussi je pense souvent à cette soirée, et à vous... Je vous l'ai dit : des occupations majeures. Impossible de vous rendre visite et j'en suis bien fâché... Quand ? Je ne sais pas... Je vous téléphone de chez moi... Demain soir, rien. *(Lassitude dans la voix :)* Rien de prévu... Oui, un peu de vague à l'âme, moi aussi... Dîner avec vous... Vous me tentez... Eh bien, c'est entendu, chère madame... Entendu, comptez sur moi et j'essaierai de choisir une cravate qui se mariera avec le myosotis de vos yeux... Ils sont ravissants, vos yeux ! A

demain ! » *(Il raccroche et, avec un geste d'acrobate qui a exécuté un exercice difficile :)* Et voilà !

ALINE. — Et c'est avec de telles fadaises qu'on nous prend !

CHRISTIAN. — Que penses-tu de ma démonstration ?

ALINE. — Je pense que cette M^me^ de Martel est une grue.

CHRISTIAN. — Erreur ! Une femme du monde.

ALINE. — Du demi.

CHRISTIAN. — Non. Elle possède une situation très enviable.

ALINE. — Une femme qui lève un amant par téléphone. Tu m'amuses !

CHRISTIAN. — Jalouse ?

ALINE. — Pas le moins du monde.

CHRISTIAN. — Rappelle-toi nos conventions.

ALINE. — Des yeux myosotis ! C'est à crever de rire !

CHRISTIAN. — Mais tu grinces des dents. Sois rassurée : je n'irai pas.

ALINE. — Tu renoncerais à cette conquête facile ?

CHRISTIAN. — Sans regret, je te le jure. Cette expérience m'aura permis de constater, une fois de plus, la mauvaise foi féminine.

ALINE. — Merci.

CHRISTIAN. — Tu prétends que je suis « diminué ». Je te prouve le contraire et tu l'acceptes fort mal.

ALINE. — Mon pauvre ami, tu n'es pas en cause. Ce qui m'irrite, c'est le comportement de certaines femmes. Quant à toi, augmenté de ta cravate de mauvais goût, tu pourras demain achever la chute de cette peu farouche vertu.

CHRISTIAN. — Parole ?

ALINE. — Ne t'en prive pas si ça t'amuse.

CHRISTIAN. — Cela ne m'amuse pas du tout.

ALINE, *amusée.* — Ce sera ta punition ! Homme inconstant ! Tu iras !

CHRISTIAN. — C. Q. F. D. Je n'ai plus aucun désir de dîner avec la dame... Imagine-toi le drame si tu étais une femme comme les autres ! Découverte de ce qu'elles appellent « une trahison », scène, cris, larmes...

ALINE. — Et tu n'aurais qu'un désir : prendre la porte et voler vers les yeux myosotis.

CHRISTIAN. — Ah ! Si les femmes savaient !

ALINE. — Une question... Tu permets ?

CHRISTIAN. — Je t'en prie, ma chérie.

ALINE. — Si j'éprouvais un jour, moi aussi, la curiosité de l'inconnu ?

CHRISTIAN. — Comprends pas.

ALINE. — Précisons : si je prenais un amant.

CHRISTIAN, *amusé.* — Toi ! Me tromper !

ALINE. — Pourquoi ris-tu ? Cette idée est-elle si extravagante ?

CHRISTIAN. — Oui.

ALINE. — Suis-je dépourvue de toute séduction ?

CHRISTIAN. — Tu es ravissante et si tu voulais... Mais tu m'aimes.

ALINE. — Donc logiquement tu ne m'aimes pas.

CHRISTIAN. — Ce n'est pas la même chose.

ALINE. — Pourquoi le goût de l'aventure serait-il le privilège de l'homme ? Je t'aime, mais pourquoi ne céderais-je pas à une fantaisie, moi aussi ?

CHRISTIAN, *plaisantant.* — Au fait, c'est vrai ! Pourquoi pas ?

ALINE. — Je serais fidèle à notre pacte : je te raconterai tout.

CHRISTIAN, *même jeu.* — J'exige, madame, un mémoire scrupuleux de vos débordements.

ALINE. — Nous sommes d'accord ?

CHRISTIAN. — D'accord ! Chère amie, à quand le faux pas ?

ALINE. — Qui sait ! Le hasard !

CHRISTIAN. — J'attendrai. Mais, en ce qui me concerne, le dîner avec la dame mélancolique, je ne promets rien.

ALINE. — Nous en reparlerons demain.

CHRISTIAN. — Ah ! J'oubliais, demain matin je sors très tôt. Un rendez-vous à 10 heures. Veux-tu que je cueille ton premier regard à l'aube naissante ?

ALINE. — Te voir est une joie toujours renouvelée, mais l'aube naissante, c'est un peu tôt.

CHRISTIAN. — Disons 9 heures, nous prendrons tête à tête le petit déjeuner.

ALINE. — Je t'attendrai à 9 heures, mon chéri.

CHRISTIAN. — Aline, tu es chic, tu es sport ! Je t'adore ! *(Il l'embrasse.)* Bonsoir, mon amour. A demain !

Il sort.

ALINE, *seule.* — Des yeux myosotis ! *(Elle réfléchit.)* Passy 77-55. *(Elle va au téléphone, commence à composer le numéro, réfléchit, repose l'appareil, renonce. Elle revient vers le divan, s'assoit, soupire. Elle est triste. Le téléphone sonne. A l'appareil :)* « Allô... Oui... C'est ici. De la part ? Ah ! C'est vous, Gabriel ! *(Sans conviction :)* Je vais bien. Et vous, mon bon Gabriel... pourquoi êtes-vous désespéré ? Qui vous empêche de venir me voir ?... Pardon ! Pardon ! C'est Christian qui vous a mis à la porte. Quant à moi... convenez que ce jour-là j'avais quelque raison d'être nerveuse... Je n'ai jamais cessé d'être votre amie et vous êtes un ingrat d'en douter. *(Avec une voix lassée :)* Mais oui, je suis « adorable » ! Tout le monde me le dit et personne ne me le prouve... Oh ! Rien ! Je n'ai rien. Une impression de solitude, un peu de vague à l'âme ! Ça passera... Oui. Seule toute la soirée, pour ne pas en perdre l'habitude... Non. Je n'attends pas Christian... Me demander un conseil ? Je vous écoute... Alors je ne vois qu'un moyen : venez me conter ça... Oui ! Maintenant ? Mais oui, Gabriel : Je vous attends ! A tout de suite ! » *(Elle sourit, raccroche :)* Pauvre Gabriel !

On sonne. Aline va ouvrir. Entre Colette.

COLETTE, *volubile comme à son habitude.* — Comment allez-vous, charmante et jolie petite madame ? Figurez-vous que je suis venue rendre visite à mon amie la baronne de Claircy et, en passant devant votre maison, je n'ai pas pu résister au plaisir de vous dire bonjour. Ai-je eu tort ?

ALINE. — Pas le moins du monde. Entrez, je vous prie.

COLETTE. — Vous me recevez ! J'avais une si horrible peur d'être jetée dans l'escalier !

ALINE. — Quelle idée ! Votre amie la baronne, ses caniches, sa fille et vous-même, la santé dans l'ensemble est satisfaisante ?

COLETTE. — Non ! Nous sommes en plein drame ! Mon amie la baronne est bouleversée par la catastrophe qui vient de s'abattre sur son foyer en y apportant la désolation. Je me suis employée à la consoler, mais quand le mal est fait les paroles sont inutiles, ne croyez-vous pas ?

ALINE. — Sans doute mais...

COLETTE. — Et tout cela par la faute de la gouvernante. C'est elle qui accompagnait Betsy dans toutes ses sorties. La baronne avait confiance en cette personne. Moi, elle ne me plaisait guère. Une mine hypocrite. Je l'avais dit. On ne m'a pas écoutée. On a eu tort. Bref, que s'est-il passé ? Manque de surveillance, complicité ? On renonce à comprendre. Bien entendu elle a été mise à la porte. Trop tard ! Pauvre petite Betsy ! Déjà maman ! C'est affreux n'est-ce pas ?

ALINE. — Une naissance en perspective ?

COLETTE. — C'est déjà fait ! Vous devinez le chagrin de la baronne : des bâtards !

ALINE. — Et deux jumeaux par-dessus le marché !

COLETTE. — Pas deux ! Six !

ALINE, *amusée.* — C'est magnifique ! Quel âge a la maman ?

COLETTE. — Deux ans. Elle qui était si fine, si délicate, si racée ! La baronne a noyé le tout, bien entendu, mais Betsy est imprégnée, perdue à jamais. Songez que les enfants avaient une tête de fox, des oreilles de basset et un arrière-train pavoisé d'une queue en cor de chasse ! Pauvre Betsy ! *(Aline réprime difficilement une forte envie de rire.)* Qu'est-ce qui vous fait rire ?

ALINE. — Une confusion. *(Elle dit :)* Excusez-moi.

COLETTE, *joyeuse.* — Ne vous excusez pas ! Riez ! Les êtres gais, j'adore ! Ils ont une influence si bienfaisante. C'est bien simple, quand on rit dans mon entourage, tous mes ennuis s'envolent ! *(Elle rit.)* Je suis ravie, ravie de vous trouver dans cet état d'esprit. De quoi parlions-nous ? Je ne sais plus. Ah ! Oui ! Quand nous avons fait connaissance, c'était d'une fantaisie, mais ce jour-là vous n'avez pas eu le moindre sourire ! Et vous aviez tort ! Parole ! Vous avez un sourire ravissant. Et votre rire est un enchantement ! Des dents ! Des perles ! Deux rangs de perles ! Ah ! Oui ! Je suis ravie. A propos, Christian et vous, rien de changé ?

ALINE. — Vous me demandez si Christian est toujours mon amant ?

COLETTE, *sérieuse et ardente.* — Oui !

ALINE. — Ah ! Ah ! *(Court temps de réflexion :)* Votre visite *(ironique)* improvisée, n'aurait-elle pas d'autre mobile que celui de me poser cette question ?

COLETTE. — Aline... Vous permettez que je vous appelle Aline ?

ALINE. — Je vous en prie.

COLETTE. — Alors, je réponds. *(Avec force :)* Oui, Aline.

ALINE. — Seriez-vous jalouse ?

COLETTE. — Atrocement.

ALINE. — Tiens ! Tiens ! Vous avez découvert que vous êtes comme les autres ?

COLETTE. — Oui. C'est inouï. Je n'y comprends rien.

ALINE, *exaspération croissante.* — « L'amour ! Une cigarette de tabac blond et on jette ! »

COLETTE. — Je ne jette plus. Je veux garder.

ALINE. — Gardez ! Il est à vous.

COLETTE. — Plaît-il ?

ALINE, *hors d'elle.* — Je vous le laisse !

COLETTE. — Vous ne riez plus. Quel dommage. Pourquoi ne riez-vous plus ?

ALINE. — Vous avez raison. Mieux vaut en rire.

Elle a un rire bref, mais c'est plutôt un grincement de dents.

COLETTE. — A la bonne heure. *(Elle rit aussi :)* Rions !

ALINE, *lancée.* — Le mensonge ! Toujours le mensonge ! A l'une il jurait qu'il avait rompu avec l'autre. Sans compter les yeux myosotis. Car vous ignorez les yeux myosotis !

COLETTE, *ahurie.* — Les yeux myosotis !

ALINE, *grinçant.* — Et une cravate assortie !

COLETTE. — Une cravate ?

ALINE. — Eh bien, Colette... Et si je vous appelle Colette c'est afin de vous prouver à quel point je m'en moque.

COLETTE, *ravie.* — Oh ! Oui ! Appelez-moi Colette. Nous allons devenir de grandes amies.

ALINE. — Pourquoi pas ! Quant à lui je ne le recevrai plus et je vous autorise à le lui dire de ma part.

COLETTE. — Je saisis que vous n'êtes pas satisfaite, mais à qui dois-je exprimer ce mécontentement ?

ALINE. — A Christian. Je vous le répète. Il est à vous.

COLETTE, *stupéfaite.* — Jacky ! A moi !

ALINE. — Appelez-le comme vous l'entendrez : Jacky ! Christian ! Je vous le jure : cette fois, il est à vous.

COLETTE. — Que voulez-vous que j'en fasse ?

ALINE. — Vous essaierez de le conserver en exclusivité. J'en doute. Soyez rassurée. En ce qui me concerne votre jalousie n'a plus de raison d'être. *(Colette rit.)* Toutefois je vous demanderai de ne pas vous moquer de moi.

COLETTE. — Excusez-moi. Je me souviens que lors de notre première rencontre vous vouliez déjà me faire ce don. J'ai refusé.

ALINE. — Aujourd'hui vous acceptez avec empressement.

COLETTE. — Pas davantage. Je suis désolée. Il y a malentendu. C'est ma faute. Je le sais : j'ai un défaut. Je parle à tort et à travers. J'embrouille tout. Il ne s'agit pas de Christian, mais d'un G. I.

ALINE. — Un G. I ?

COLETTE. — Oui. Un soldat américain en permission à Paris. Un mètre quatre-vingt-dix. Natif du Texas. Tout à fait le genre Gary Cooper. Vous aimez Gary Cooper ? Moi, j'adore.

ALINE, *éberluée.* — Excusez-moi, j'ai beaucoup de difficultés à vous suivre.

COLETTE. — Je vais tout vous confier. Ne sommes-nous pas des amies.

ALINE. — Je vous écoute.

COLETTE. — Il s'appelle Dicky. C'est une brute délicieuse. Il a horreur des vitrines, il les fracasse avec enthousiasme, il a un faible pour l'armagnac : sa poche revolver en est toujours garnie. Il joue du banjo, siffle splendidement. Avouez que c'est un portrait bien excitant.

ALINE. — Sans doute, mais quel rôle puis-je jouer dans votre idyle franco-américaine ?

COLETTE. — Celui de conseiller.

ALINE. — Vous avez besoin de mes conseils ?

COLETTE. — Oui. Au titre de spécialiste.

ALINE. — Je n'entretiens aucune relation amoureuse avec un G. I.

COLETTE. — Spécialiste de la jalousie. Comprenez-vous ?

ALINE. — De moins en moins.

COLETTE. — C'est pourtant bien simple : vous êtes jalouse, c'est indéniable.

ALINE. — Mais inefficace, croyez-moi.

COLETTE. — Je précise : dans le jeu de l'amour, la jalousie manifestée par l'un des partenaires empoisonne l'existence de l'autre ?

ALINE. — C'est bien possible.

COLETTE. — Conclusion : vous imposez une vie horrible à ce pauvre Christian.

ALINE. — Où voulez-vous en venir ?

COLETTE. — Je vous demande comment, dans ces conditions, vous réussissez à le garder.

ALINE, *détendue.* — Vous êtes jalouse du briseur de vitrines ?

COLETTE. — Terriblement.

ALINE. — Et vous avez conscience d'empoisonner ses jours ?

COLETTE. — Quand il me voit, il me nargue avec d'autres femmes et, s'il est seul, il prend la fuite.

ALINE. — Et vous l'aimez quand même ?

COLETTE. — J'en suis malade. Je ne mange plus. Je ne dors plus. Je pleure. Je maigris.

ALINE. — Je sais ce que c'est. Je vous plains... Un whisky, ça vous remettra.

Aline remplit un verre, le passe à Colette.

COLETTE, *larmoyante.* — Merci. Vous êtes très bonne pour moi.

ALINE. — Vous qui étiez si indépendante. Comment avez-vous pu en arriver là !

COLETTE, *pleurnichant.* — C'est depuis la gifle.

ALINE, *amusée.* — Si vous le battez, je comprends qu'il crée de l'espace entre lui et vous.

COLETTE. — C'est moi qui l'ai reçue, la gifle !

ALINE, *apitoyée.* — Pauvre petite ! C'est une brute !

COLETTE. — Non. J'avais sympathisé avec un de de ses camarades. Il n'était pas content. Il a eu un réflexe. Je vous en prie. Conseillez-moi.

ALINE. — Il a d'autres camarades, votre G. I. ?

COLETTE. — Tout un bataillon.

ALINE. — C'est beaucoup. Un seul suffira. Négligez Gary Cooper, il vous recherchera.

COLETTE. — Pour me boxer à nouveau.

ALINE. — Une nouvelle gifle sera le prélude du baiser de réconciliation.

COLETTE. — Ça, c'est un conseil. Je m'explique l'attachement de Christian : il a affaire à forte partie.

ALINE. — N'en croyez rien : on ne voit clair que dans le cœur des autres.

COLETTE. — Dès ce soir je me mets en campagne.

ALINE. — A la recherche d'un G. I. ?

COLETTE. — Et d'une gifle ! C'est quand même une drôle d'histoire, l'amour.

ALINE. — Pas toujours.

On sonne.

COLETTE. — C'est Christian ?

ALINE. — Oh ! Non ! Vous permettez ?

COLETTE. — Je vous en prie.

Elle disparaît un instant pour aller ouvrir. Elle revient aussitôt suivi de Gabriel.

ALINE. — Entrez, Gabriel... Vous vous connaissez ?

GABRIEL. — Pas du tout. *(Saluant Colette :)* Madame.

COLETTE. — Mademoiselle...

GABRIEL. — Pardon... *(A Aline :)* Aline, je suis très, très ému de me retrouver ici.

ALINE. — Vous me direz cela après. Laissez-moi d'abord vous présenter... Gabriel Fonta... Mon amie M^lle^ Colette Durand.

COLETTE. — Enchantée, monsieur.

GABRIEL. — Madame, mes hommages.

ALINE. — Vrai ? Vous ne vous connaissez pas ? *(A Colette :)* Un ami de Christian... *(A Gabriel :)* Gabriel ! Rappelez vos souvenirs ! M^lle^ Colette Durand, 10, rue Pergolèse... Trocadéro 22 deux fois.

GABRIEL, *stupéfait.* — Ah ! Parfaitement ! Et vous êtes devenues des amies.

COLETTE. — Je l'adore.

ALINE. — Ce pauvre Gabriel n'y comprend rien. *(A Gabriel :)* Un whisky ?

GABRIEL. — Volontiers. Je trouve l'idée originale : rivales hier, alliées aujourd'hui contre l'infidèle. En quelque sorte un syndicat ! Je demande mon admission, car, moi aussi, j'ai à me plaindre de Christian.

COLETTE. — Cher monsieur, je vous arrête tout de suite. Il ne s'agit pas de Christian, mais de l'Amérique. J'ai ce soir une bataille à livrer.

GABRIEL. — Vous voulez déclarer la guerre à l'Amérique ?

COLETTE. — A un Américain. Et je n'ai qu'un désir : être giflée, brutalisée, battue. Monsieur, votre avis ? Si je le trompe une deuxième fois, croyez-vous qu'il me giflera à nouveau ?

GABRIEL, *stupéfait.* — Vous aimez être battue, mademoiselle ?

COLETTE. — C'est vrai. Il ne peut pas comprendre. Ce serait trop long à vous expliquer. Aline vous racontera. Je n'ai pas une minute à perdre... Au revoir, monsieur. *(A Aline :)* Si votre stratégie me rend Dicky, je bondis chez vous

pour vous embrasser ! Ne m'accompagnez pas, je vous en prie. A très bientôt, j'espère.

Elle sort rapidement.

ALINE, *sur le pas de la porte.* — Au revoir !

GABRIEL. — Qu'est-ce que c'est que ce phénomène ?

ALINE. — Une des maîtresses de Christian. J'ai eu la curiosité de la recevoir pour la mieux connaître. Je suis fixée : il paraît que c'est ce genre-là qui lui plaît.

GABRIEL. — Celui-là et les autres. Il aime toutes les femmes.

ALINE, *avec un soupir.* — Et elles le lui rendent bien.

GABRIEL. — Pourquoi ? Je me le suis toujours demandé ! Je peux vous certifier qu'à aucune il n'apporte la paix du cœur.

ALINE. — Mon cher Gabriel, apprenez ceci : avec un homme aimé des femmes nous ne sommes pas tranquilles. Avec un homme que les femmes n'aiment pas, nous ne sommes pas heureuses.

GABRIEL. — Je suis délivré de toute réserve depuis qu'il a eu la férocité de rompre notre amitié, et cela sans se soucier de mon chagrin. Oui, je n'ai pas honte à l'avouer : j'ai eu beaucoup de chagrin. Mais il s'en moque : il n'a pas de cœur. Pas un atome de cœur. Je peux vous le certifier. Alors, je vous le demande : que découvrez-vous toutes en lui qui puisse ainsi vous attacher ?

ALINE. — Vous répondez vous-même à la question. Il a été féroce avec vous et vous regrettez son amitié.

GABRIEL. — L'amitié n'est pas l'amour.

ALINE. — L'amour et l'amitié sont sensibles au charme, et il en a tant ! Dès qu'il paraît on connaît la joie de vivre ! Il étincelle ! Il a de l'esprit sans affectation, avec lui on ne s'ennuie jamais. Tous les griefs qu'on peut nourrir en son absence fondent devant lui, comme neige au soleil.

GABRIEL. — Après notre conversation téléphonique j'avais espéré... Mais je le vois bien : vous êtes toujours amoureuse.

ALINE. — Je ne sais pas. Je ne sais plus. Ah ! Gabriel, j'ai plaisir à vous revoir.

GABRIEL. — Vous me manquiez, Aline.

ALINE. — Je n'avais plus personne pour recevoir mes confidences.

GABRIEL. — Votre nouvelle amie, la folle ?

ALINE. — Vous plaisantez. J'ai été très injuste avec vous, mon bon Gabriel. Il ne faut pas m'en vouloir.

GABRIEL, *très triste.* — Comment pourrais-je vous en vouloir. *(Lamentable :)* Vous savez bien que je vous aime.

ALINE. — Est-ce une catastrophe ?

GABRIEL. — Pourquoi une « catastrophe » ?

ALINE. — Vous avez l'air consterné. Vous me dites que vous m'aimez avec une mine lugubre.

GABRIEL. — Un cœur épris est toujours angoissé.

ALINE. — Lorsque Christian me parle d'amour, c'est avec une fantaisie ! Il ébauche mille projets, fait mille promesses avec une évidente sincérité, mais oublie le tout dès qu'il franchit le seuil de ma porte.

GABRIEL. — Et vous l'écoutez chaque fois avec ravissement.

ALINE. — Les femmes ont le tort d'être plus sensibles aux discours qu'aux actes.

GABRIEL. — Aline, je veux vous poser une question et je vous demande de me répondre avec franchise.

ALINE. — Voyons d'abord la question.

GABRIEL. — Estimez-vous que je puisse inspirer de l'amour ?

ALINE. — Vous possédez de nombreuses qualités. Vous êtes intelligent. Vous êtes un compagnon dont une femme peut s'enorgueillir.

GABRIEL. — Des compliments pour me faire plaisir.

ALINE. — Je suis sincère. J'ajoute que vos traits sont plaisants et votre silhouette présente une élégance personnelle. Etes-vous satisfait ?

GABRIEL. — Plus que je ne saurais dire. Ce portrait flatteur de mon physique...

ALINE. — Bien entendu ! Un homme accepte qu'une femme mette en doute ses qualités morales, mais ne tolère pas une critique sur la longueur de son nez ou la coupe de son veston.

GABRIEL. — Aline ! Vos paroles me communiquent une confiance en moi !

ALINE. — J'en suis ravie, mais un bon conseil : lorsque vous déclarerez votre amour, ne plaidez pas coupable : les femmes aiment les vainqueurs.

GABRIEL. — J'oubliais cette tare : je suis lugubre. Vous avez raison : c'est une catastrophe.

ALINE. — N'exagérons rien.

GABRIEL. — C'est vous qui l'avez dit.

ALINE. — Vous n'êtes pas toujours ainsi. Je vous ai vu très différent. Au dernier réveillon vous étiez le boute-en-train de notre équipe.

GABRIEL. — Parbleu ! J'étais abominablement ivre !

ALINE. — « Abominablement » ! Vous exagérez ! Nous étions six et nous n'avons bu que quatre bouteilles.

GABRIEL. — Il m'en faut si peu. Je ne l'ai pas oublié, ce réveillon ! Le lendemain j'ai dormi douze heures. Oui ! Quand je suis dans cet état, je dors. Douze heures, c'est un minimum.

ALINE. — Disons que pour vous rendre éloquent et séduisant il vous faut de l'alcool et une assistance nombreuse. Gabriel ! Méfiez-vous du tête-à-tête !

Sonnerie.

GABRIEL. — Christian ?

ALINE. — Non. Il a ses clefs. Vous permettez ?

GABRIEL. — Je vous en prie.

Aline sort. Gabriel paraît très soucieux de ce qu'il vient d'entendre. Il avise la bouteille de whisky, va remplir son verre, mais se dirige vers le bar, prend un verre d'une contenance très supérieure, le remplit et le vide d'un seul trait. Il remet prestement le verre en place. Aline revient.

ALINE. — Un pneumatique de Christian... Un peu de whisky, Gabriel ?

GABRIEL. — Je préférerais un peu de cognac.

ALINE. — Dans un grand verre avec de l'eau ?

GABRIEL, *avec décision.* — C'est ça, dans... dans un grand verre.

Aline apporte une bouteille de cognac, un grand verre et une carafe d'eau.

ALINE. — Servez-vous.

GABRIEL. — Merci, Aline.

ALINE. — Vous permettez ?

GABRIEL. — Je vous en prie.

Aline ouvre le pneumatique, le lit. Son visage exprime une subite indignation. Pendant ce temps Gabriel verse une large rasade de cognac, mais se garde bien d'y ajouter de l'eau.

ALINE, *éclatant.* — Oh ! Quel cynisme ! Écoutez ça : *(Elle lit :)* « Je trouve chez moi un message fixant à 9 heures le rendez-vous avec Monier, demain matin. J'ai aussitôt essayé de te téléphoner. Impossible. Ta ligne est en dérangement. Ce bleu pour te prévenir que je viendrai une heure avant l'horaire prévu pour le petit déjeuner. Toutefois, si ma beauté considère que cette violation de son domicile est trop matinale, prière de disposer une pancarte sur la porte : « Défense » d'entrer. » Je ferai demi-tour, le cœur et l'estomac en berne. Tout un lot de bises les plus choisies. Christian. »

GABRIEL. — Ce mélange du cœur et de l'estomac ! Quel cocktail écœurant !

ALINE. — Là n'est pas la question. Il s'agit du post-scriptum. *(Elle lit :)* « Toute réflexion faite, j'irai dîner demain soir avec les yeux myosotis. J'ai idée que ça vaut le voyage. Je te raconterai et nous rirons ensemble. Toujours fidèle au pacte. » Les yeux myosotis ! Vous ne trouvez pas ça révoltant !

GABRIEL, *s'efforçant d'être digne.* — De quoi s'agit-il, Aline ?

ALINE. — D'une femme... Une femme avec qui il couchera demain soir.

GABRIEL. — Et il vous envoie un pneumatique, un pneumatique avec un timbre qui coûte quarante-cinq francs pour vous le faire savoir !

ALINE. — Comme vous pouvez le constater.

GABRIEL. — C'est dégoûtant. Inacceptable. Je dirai mieux : c'est un scandale. Oui. Je suis indigné. *(Il remplit son verre.)* Aline ! Dites-moi que vous êtes indignée, vous aussi.

ALINE. — Cette fois, la mesure est comble.

GABRIEL. — Parfaitement, la mesure est comble. *(Il boit.)* Je vais seulement vous dire une chose : Christian, eh bien Christian, c'est moins que rien, c'est rien du tout.

ALINE. — C'est un mufle.

GABRIEL. — Voilà ! Très bien ! C'est un mufle ! Quand je pense... *(Il boit.)* Quand je pense qu'il a le bonheur d'être aimé de vous, qu'il possède le trésor le plus précieux, car vous avec tous les dons du cœur et de l'esprit, Aline ! Il devrait vous adorer à genoux, remercier chaque matin le bon Dieu de vous avoir placée sur sa route. Et au lieu d'être ici, près de vous, il va rue Pergolèse, chez une folle, ou cueillir des myosotis ! Écoutez-moi bien, Aline : vous n'avez pas le droit ! Non ! Vous n'avez pas le droit de vous gaspiller avec cet individu ! Moi, Gabriel, votre ami, je vous le défends !

Il boit.

ALINE. — Vous avez raison.

GABRIEL, *superbe.* — Si j'ai raison ! Mais qu'attendez-vous de lui ?

ALINE. — J'espérais.

GABRIEL. — Oubliez-vous qu'en plus il est marié ?

ALINE. — Il y a le divorce.

GABRIEL, *il éclate de rire.* — Divorcer ! Savez-vous comment il appelle sa légitime : « Mon assurance contre l'incendie. »

ALINE. — Quel incendie ?

GABRIEL. — Séparé d'une femme qui le laisse libre, il craint d'avoir la tentation de se remarier avec une autre qui empoisonnerait son existence... Ce sont ses propres paroles.

ALINE. — Il vous a dit ça ?

GABRIEL. — Des dizaines de fois.

ALINE. — Charmant ! Vous avez bien fait de me rapporter ce trait. Merci, Gabriel.

GABRIEL. — Non ! Vous me remercierez quand vous aurez une vie digne de vous. Cette vie, c'est moi, Gabriel, qui vous la donnerai.

ALINE. — Ce n'est pas le moment, croyez-moi...

GABRIEL. — Oh ! Si ! C'est le moment ! Je vais vous imposer ma volonté ! Quand je constate comment on vous traite, j'ai du chagrin... Beaucoup de chagrin ! Parce que moi, je vous aime, Aline !

ALINE. — Décidément, vous n'avez pas l'amour gai. Un peu de cognac pour vous consoler.

GABRIEL. — Si vous voulez. *(Elle remplit son verre.)* Merci Aline. *(Il boit et explose :)* Non je ne suis pas triste ! Je suis tout à fait content et je vais vous dire pourquoi. Demain matin il ne vous trouvera pas ici, pas de pancarte sur la porte, pas d'Aline à l'intérieur ! Envolée, Aline ! Plus d'Aline ! Je voudrais être là pour voir la tête qu'il fera, Christian !

ALINE. — Pourrai-je savoir où je serai, mon ami ?

GABRIEL. — Chez moi.

ALINE. — Vraiment ! Et pour combien de temps ?

GABRIEL. — Toute la vie.

ALINE, *ironique.* — Toute la vie ! Vous qui n'avez jamais admis qu'une femme partage votre existence ! Je connais vos principes.

GABRIEL. — Je vous attendais, Aline.

ALINE. — Vous êtes très gentil, Gabriel, mais ne divaguez pas.

GABRIEL. — Sur quoi voulez-vous que je vous le jure ?

ALINE. — Pas de serments ! Les hommes promettent tout, avant ! Mais, après.

GABRIEL. — Je ne suis pas comme les autres.

ALINE. — Refrain connu.

GABRIEL. — Alors vous voulez poursuivre cette vie de femme bafouée, ridiculisée, en marge, Aline ! Vous n'avez pas d'amour-propre.

ALINE. — J'avais de l'amour tout simplement.

GABRIEL. — De l'amour ! Vous l'aurez avec mon l'amour ! Vous serez une petite reine. Je vous

comblerai ! Nous serons le couple idéal ! Et, tenez, c'est décidé : je vous épouse.

ALINE, *amusée.* — Vous voulez vous marier avec moi.

GABRIEL. — Oui. Devant un maire ! Et si vous y tenez, mais seulement si vous y tenez, nous aurons des enfants. Combien en voulez-vous ?

ALINE, *riant.* — Nous en reparlerons.

GABRIEL. — Vous riez ! Vous avez ri !

ALINE. — Vous êtes amusant.

GABRIEL, *triomphant.* — Amusant ! Rien ne s'oppose plus à notre bonheur ! Vite ! Une valise ! Aline ! Allez chercher une valise !

ALINE. — Une valise ?

GABRIEL. — Trois chemises... L'ess... L'essentiel ! C'est tout ! Je veux et j'ex... Je veux et j'ex... j'exige que vous ne gardiez rien de ce qui vous vient de lui. Trois chemises, c'est tout.

ALINE. — C'est peu pour m'habiller.

GABRIEL, *magnifique.* — Je suis là.

ALINE, *amusée.* — Merci, Gabriel.

GABRIEL. — Et demain, le train !

ALINE. — Où allez-vous ?

GABRIEL. — Au bout du monde.

ALINE. — C'est loin.

GABRIEL. — Je veux des oiseaux... Des oiseaux et des fleurs, un paysage de rêve pour abriter nos amours, nos amours triomphantes.

ALINE. — Vous devenez poète !

GABRIEL. — Vous l'avez dit : je suis un poète... Le Midi, l'Egypte, Madagascar, l'Argentine... Choisissez !

ALINE. — Ça demande réflexion.

GABRIEL. — Jusqu'à demain soir nous avons le temps... Sous les mimosas ou sous un autre arbre, ça dépendra du pays, jour et nuit, je vous répéterai que je vous aime... Et vous serez heureuse, heureuse ! Si heureuse que jamais... jamais plus vous ne penserez à Christian, je vous le jure, Aline.

ALINE. — Vous êtes très gentil, Gabriel, mais je crois que vous avez un peu trop bu.

GABRIEL. — Un cognac ! Un tout petit cognac !

ALINE. — Un peu plus ?

GABRIEL. — Si vous voulez. *(Il remplit son verre et le vide d'un trait.)* Et quand vous l'aurez complètement oublié, quand vous ne penserez plus du tout à lui, nous lui enverrons, et à condition que ça vous fasse plaisir, parce que moi, je ne veux pas vous contrarier... Qu'est-ce que je disais... Ah ! Oui ! Une carte postale ! Une jolie petite carte postale avec deux cœurs, deux cœurs enlacés... le vôtre, le mien... et nos initiales... A, comme Gabriel... G, comme Aline... Aline ! Aline ! Mon amour ! Mon tendre amour... *(Ces derniers mots ont été dit avec une incontestable difficulté d'élocution. Il s'est affalé sur le divan, oscille et finalement tombe à la renverse dans les coussins, en achevant dans un souffle :)*... amour !

C'est tout. Il dort.

ALINE *pensive, sans le regarder.* — Gabriel ! *(Le silence de Gabriel la surprend, elle appelle :)* Gabriel ! *(Elle vient près du divan, constate le sommeil de son amoureux. Avec une ironie nuancée de regret :)* Pauvre Gabriel !

Elle allume une lampe de chevet, coupe l'éclairage principal, ferme les double rideaux de la fenêtre, passe dans sa chambre, lentement, les yeux vers le divan, ferme doucement la porte.

NOIR, *lentement.*

Quelques secondes puis éclairage progressif. Sur le divan Gabriel dort toujours. Il est maintenant sous la couverture de fourrure. Entre les doubles rideaux filtrent les rayons du soleil. Sonnerie de la porte d'entrée. Quelques secondes d'attente puis nouvelle sonnerie avec un peu plus d'insistance. Attente et sonnerie prolongée. La porte de la chambre d'Aline s'ouvre. Aline apparaît. Elle est en pyjama ou en déshabillé de nuit. Elle jette un coup d'œil vers le divan et disparaît pour aller ouvrir. Colette entre en trombe. Elle est plus exubérante que jamais.

COLETTE. — Chérie ! Chérie ! Peut-être vous ai-je réveillée ! Tant pis ! Impossible d'attendre pour vous annoncer la nouvelle ! J'avais promis. Je suis folle ! Folle de joie ! J'ai suivi vos conseils. J'ai flirté avec un G. I. Dicky lui a cassé une bouteille sur la tête. Il m'aime de nouveau. Mieux ! Il m'épouse. Dans un mois je ferai connaissance de ses chers vieux parents dans le Texas. Je veux leur porter un cadeau. Un piano à queue ? Une miniature Louis XIV ou une pendule jouant à midi *la Marseillaise* ? Que me conseillez-vous ? Je ne veux rien faire sans vous consulter. Vous êtes ma mascotte. Chère ! Chère Aline ! *(Elle saute au cou d'Aline et l'embrasse avec fougue.)* Chérie, ma joie ne sera pas complète si vous ne me dites pas que je vous fais plaisir en vous annonçant cette nouvelle.

ALINE. — Excusez-moi : à 7 heures du matin je ne suis pas très exubérante.

COLETTE. — 7 heures ! Déjà ! Est-ce possible ! Cette nuit a si vite passé. Quelle nuit magnifique ! Dicky possède des chevaux au Texas. Je monterai. J'ai une culotte ! Une coupe merveilleuse ! Avec un chemisier et une régate, j'adore ! Permettez, je vais lui dire deux mots par la fenêtre pour le faire patienter.

ALINE. — Où est-il ?

COLETTE. — En bas, dans sa jeep ! *(Elle ouvre les rideaux puis la fenêtre, crie :) Hello !* Dicky ! *Just a minute ! (On entend en réponse, un vigoureux :* O. K. !) Qu'il est beau mon Dicky ! *(Colette découvre alors, sur le divan, la présence de Gabriel.)* Oh ! Chérie ! Excusez-moi ! Vous n'êtes pas seule.

ALINE. — Aucune importance.

COLETTE. — J'ai déjà vu ce monsieur quelque part.

ALINE. — Ici. Hier soir.

COLETTE. — Et je ne l'ai pas réveillé !

ALINE. — Il est très fatigué.

COLETTE. — L'amour ?

ALINE. — Non. L'alcool. Il dort depuis douze heures.

COLETTE. — N'était-il pas déjà un peu ému en arrivant chez vous ?

ALINE. — Très ému. Il a absorbé quelques whiskies. Deux minutes après votre départ il s'est effondré sur ce divan. Il n'a pas bougé.

COLETTE. — Il est mignon ! La bouche ouverte ! Un bébé ! *(Frappée d'une idée subite :)* Aline ! Vous en déshabillé ! Cet homme dans votre lit à 7 heures du matin ! Si Christian arrivait !

ALINE, *calme.* — Je l'attends.

COLETTE. — Il va s'imaginer...

ALINE. — J'y compte bien, histoire de rire un peu, moi aussi.

COLETTE. — Bravo ! Ça, c'est une farce !

ALINE. — Fantaisie !

COLETTE. — J'adore ! Vous viendrez nous rendre visite au Texas !

ALINE. — On ne m'a jamais autant invitée à voyager.

COLETTE. — Je vais annoncer la nouvelle à Dicky. Il sera ravi. Chérie, à bientôt... Ah ! Une chose très importante : n'oubliez pas d'emporter une culotte... Dicky vous prêtera un cheval. Nous monterons tous les trois. Quel dommage que je ne puisse pas voir la tête que fera Christian ! *A good joke !* Chérie ! Je vous adore !

Elle l'embrasse et sort. Pendant un court instant Aline demeure pensive. Sa décision est prise. Elle passe dans sa chambre, en revient aussitôt avec un oreiller. Elle le dispose à côté du visage du dormeur, puis, délicatement, de son poing fermé, imprime l'empreinte qu'elle aurait laissée si elle avait passé la nuit dans les bras de Gabriel. Elle referme ensuite les doubles rideaux et va s'employer à réveiller Gabriel.

ALINE, *près du divan.* — Gabriel ! *(Aucune réaction. Elle hausse le ton :)* Gabriel ! *(Gabriel s'ébroue, ramène la couverture à hauteur de son nez, tourne le dos. Aline, près de lui, criant :)* Gabriel ! *(Gabriel se dresse à demi, appuyé sur son coude. Il réalise difficilement. L'œil mou, le cheveu en désordre. Il découvre la présence de l'oreiller, puis celle d'Aline qui est resté debout à côté du divan.)* Réveillé, mon chéri ? *(Gabriel la regarde avec stupéfaction.)* Café au lait, chocolat ? Que prenez-vous d'habitude le matin ?

GABRIEL *ahuri, en écho.* — Matin ?

ALINE. — Vous devez éprouver le besoin de récupérer des forces. *(Se détournant et affectant une grande pudeur :)* J'ai honte !

GABRIEL, *même jeu.* — Honte !

ALINE. — Un homme ne comprend jamais la pudeur d'une femme.

GABRIEL, *même jeu.* — Pudeur !

ALINE. — Vous avoir cédé si vite ! Qu'allez-vous penser de moi ?

GABRIEL, *n'en croyant pas ses oreilles.* — Aline !

ALINE. — Vous vous êtes montré si éloquent, si persuasif... si tendre ! Je ne vous connaissais pas, Gabriel.

GABRIEL, *mélange d'ahurissement et de joie.* — Aline !

ALINE. — Quelle sévérité dans le regard ! Vous me méprisez.

GABRIEL, *renonçant.* — Comprends rien du tout.

ALINE, *faussement éperdue.* — Et moi, je comprends trop bien. Les hommes ont l'habitude des conquêtes faciles... Je ne suis pas de celles-là, Gabriel ! Vous avez deviné ma détresse sentimentale. Vous en avez abusé.

GABRIEL. — J'ai... J'ai abusé ?

ALINE. — Et je n'ai pas le courage de vous en vouloir, traître !

GABRIEL *soulève la couverture de fourrure, ses deux pieds émergent, déchaussés.* — Aline ! Mes chaussures ! Où sont mes chaussures !

ALINE. — Je ne sais pas. Parlons de nos projets.

GABRIEL. — Projets ? Quels projets ?

ALINE, *catégorique.* — Partir.

GABRIEL. — Où ?

ALINE. — A la réflexion, j'ai choisi l'Argentine !

GABRIEL. — Vous voulez partir pour l'Argentine !

ALINE. — C'est le pays rêvé pour notre amour.

GABRIEL, *complètement ahuri.* — Ah ! *(Se prenant la tête à deux mains :)* J'ai un mal à la tête !

ALINE. — Voulez-vous un cachet d'aspirine, mon chéri ?

GABRIEL. — Oui. *(Timidement :)* Ma chérie.

ALINE. — Mon amour, dites-moi que nous sommes unis pour toute la vie.

GABRIEL, *effrayé.* — La vie !

ALINE, *dans un cri.* — Gabriel ! Regretteriez-vous déjà ?

GABRIEL, *piteux.* — Non... Mais...

ALINE. — Vous ne m'aimez plus !

GABRIEL, *effrayé.* — L'Argentine !

ALINE, *éclatant en sanglotant.* — J'en étais sûre. Vous me méprisez. Oh ! Que je suis malheureuse !

GABRIEL. — Ma tête éclate !

ALINE. — Nous étions un peu ivres tous les deux, j'en conviens. Mais je n'aurais jamais cru que vous me traiteriez de la sorte... Comme une fille que l'on prend entre deux coupes de champagne.

GABRIEL, *éclairé.* — J'ai trop bu hier soir. Tout s'explique.

ALINE. — Dites tout de suite que vous avez déjà oublié.

GABRIEL, *se reprenant.* — Oublier ! Une nuit comme celle-là ! Aline ! Y pensez-vous ! Ce sera un souvenir...

ALINE. — Un souvenir. C'est tout ?

GABRIEL. — J'exprime mal ma joie. Un bonheur si inattendu, si inespéré !

ALINE. — Êtes-vous sincère ?

GABRIEL. — Les mots manquent pour exprimer ce que je ressens.

ALINE. — Mon chéri ! Enfin je vous retrouve. Vous vous êtes montré si enveloppant, si caressant... *(pudique)* si gourmand.

GABRIEL. — Gourmand... J'ai été gourmand ?

ALINE. — Oh ! Oui ! Je n'aurais jamais soupçonné que vous fussiez un amant aussi... magnifique !

GABRIEL, *très suffisant.* — J'avoue que j'ai été éloquent. Mais quelle inspiratrice ! *(Fougueux :)* Aline !

ALINE. — Gabriel ?

GABRIEL. — Je suis tout à fait réveillé. Recommençons.

ALINE. — A cette heure-ci ! Vous n'y pensez pas !

GABRIEL. — Quelle heure est-il ?

ALINE. — Pas loin de 8 heures.

GABRIEL. — Vous craignez que Christian...

ALINE. — Christian n'existe plus. Je ne vis que pour vous, mon amour !

GABRIEL. — Il serait quand même prudent de me lever.

ALINE. — Non. *(Elle le recouvre avec la couverture.)* Je veux vous servir votre petit déjeuner. Ce matin, je serai votre servante. Vous êtes heureux ?

GABRIEL. — Très heureux. Mais si Christian arrivait ?

ALINE. — Vous avez peur de lui ?

GABRIEL. — Je n'ai peur de personne.

ALINE. — Vous sauriez lui répondre. Vous êtes fort.

GABRIEL. — Oui. Je suis fort... Vous le croyez capable de se livrer à des voies de fait ?

ALINE. — Il est violent. Mais ne parlons plus de lui. Seul notre amour compte. Dites-moi que vous avez hâte de le proclamer à tout l'univers.

GABRIEL. — Oui... Oui, j'ai hâte. *(De plus en plus soucieux :)* Il ne vient jamais le matin ?

ALINE, *indignée.* — Gabriel !

GABRIEL. — Comprenez-moi... Christian et moi nous sommes fâchés. C'est très délicat.

ALINE. — Vous ne pensez qu'à lui ! Après le don que je vous ai fait !

On entend le bruit d'une porte que l'on ferme.

GABRIEL. — Ecoutez !

ALINE, *alanguie.* — Je vous écoute, Gabriel.

GABRIEL. — Quelqu'un vient d'entrer. *(On entend en coulisse la voix de Christian : « Ohé ! Aline ! V'là l'facteur ! » Affolé.)* C'est lui.

ALINE. — Tant mieux ! Je vais le renvoyer. Je veux une rupture immédiate.

GABRIEL. — Il ne faut pas qu'il me trouve ici !

Il plonge sous la couverture. Entre Christian. Il apporte quelques fleurs.

CHRISTIAN. — Chère madame, je dépose à vos pieds mes hommages matinaux, empressés et fleuris.

ALINE, *neutre.* — Bonjour, Christian.

CHRISTIAN. — Déjà sortie du nid, ma tourterelle ?

ALINE. — Pour te recevoir.

CHRISTIAN. — Adorable ! Tu as reçu mon message ?

ALINE. — Hier soir... Tu as une rude journée en perspective.

CHRISTIAN. — Ne m'en parle pas ! Ce rendez-vous avec M. Monier m'occupera toute la matinée et une partie de l'après-midi. Je le retiendrai à dîner au restaurant.

ALINE. — Déjeuner avec Monier. Dîner avec M^me^ de Martel !

CHRISTIAN. — Autre genre de sport.

ALINE, *négligemment.* — Toujours décidé à la visite nocturne chez la dame ?

CHRISTIAN. — A moins que tu n'exerces ton droit de veto.

ALINE. — Non. Je comprends que tu sois tenté par l'imprévu d'une aventure.

CHRISTIAN. — C'est amusant.

ALINE. — Très amusant.

CHRISTIAN. — Demeurer maître de soi ! Observer avec lucidité la comédie que joue une femme en cette circonstance, c'est un spectacle !

ALINE. — Et une source de sensations. La vie n'a pas d'autre but.

CHRISTIAN. — *The great object of life is sensation...* Le grand objet de la vie est sensation... Lord Byron *dixit.* Aline, tu te rencontres avec un poète de génie.

ALINE. — Tu partages cette opinion ?

CHRISTIAN. — J'ai toujours été très byronien, ma chère.

ALINE. — Aujourd'hui j'avais une crainte extrême que tu ne le fusses plus.

CHRISTIAN. — Plus que jamais ! Pourquoi : « aujourd'hui ? »

ALINE. — Moi aussi j'ai décidé de goûter des sensations nouvelles.

CHRISTIAN. — Riche idée ! A quand cette dégustation ?

ALINE. — C'est fait.

CHRISTIAN. — Quand ?

ALINE. — La nuit dernière.

CHRISTIAN. — Tu as fait un joli rêve, ma chérie ?

ALINE. — Ce n'est pas un rêve. J'ai un amant.

CHRISTIAN, *incrédule, affectant un ton mélodramatique.* — Enfer et damnation ! Cette femme m'a trompé !

ALINE. — Trompé ! Que voilà donc un mot bourgeois ! Soyons byroniens, mon cher.

CHRISTIAN, *même jeu.* — Très juste ! Arrière, colère et sanglots ! Au dilettante que je suis, raconte par le menu le récit de cette nuit d'ivresse.

ALINE. — Je suis prude, tu le sais. Je n'oserai jamais.

CHRISTIAN. — Vous ne refuserez pas, madame, de répondre aux subtiles questions que je vais avoir l'astuce de vous poser ?

ALINE. — Interrogez, mon bon monsieur.

CHRISTIAN, *aux anges.* — Aline, je t'adore !

ALINE. — Parce que j'ai un amant ?

CHRISTIAN, *reprenant le jeu avec emphase.* — Où vous êtes-vous donnée ?

ALINE. — Ici.

CHRISTIAN. — Chez vous !

ALINE. — L'occasion !

CHRISTIAN. — « L'herbe tendre et quelque diable aussi me poussant... »

ALINE. — Exactement.

CHRISTIAN. — J'espère que cet amant s'est montré brillant.

ALINE. — Somptueux.

CHRISTIAN. — Tous mes compliments, car bien entendu je vous attribue le mérite de cette vigueur. Vous possédez un corps ravissant et je comprends qu'on l'aime !

ALINE. — Croyez-moi : mon partenaire y fut aussi pour quelque chose.

CHRISTIAN. — Encore une question. Vous permettez ?

ALINE. — Je vous en prie.

CHRISTIAN. — Qu'en avez-vous fait ? A-t-il déserté la tiédeur de votre couche dès que l'aurore aux doigts de rose entr'ouvrit ses volets ou, telle la mante religieuse, l'avez-vous dévoré après l'amour ?

ALINE. — Il dort.

CHRISTIAN. — Il récupère.

ALINE. — Il en a besoin.

CHRISTIAN, *baissant la voix.* — Il est dans votre chambre.

ALINE, *même jeu.* — Non. En confidence, notre désir ne nous a pas permis de gagner ce terrain.

CHRISTIAN. — Le tapis ?

ALINE, *protestant.* — J'aime mes aises.

CHRISTIAN. — Où ?

ALINE. — Cherchez.

CHRISTIAN. — Où se cache ce vainqueur ? *(Il fait quelques pas, tombe en arrêt sur le veston de Gabriel :)* Qu'est-ce que c'est que ça ?

ALINE. — Son veston.

CHRISTIAN. — Un homme a couché ici ?

ALINE. — Avec moi. Je vous l'explique depuis dix minutes.

CHRISTIAN. — Aline, à qui appartient ce veston ?

ALINE. — A mon amant.

CHRISTIAN, *amusé.* — Je dépose les armes. A côté de toi je n'existe pas. Comment t'es-tu procuré un veston d'homme ?

ALINE. — Qu'y a-t-il de si extravagant dans le fait que j'aie un amant ? Manquerais-tu soudain de fantaisie ?

CHRISTIAN. — Où est-il ?

ALINE. — Où veux-tu qu'il soit ! Je t'ai dit qu'il dort. Il est sur le divan.

Christian d'un geste sec plaque le veston à terre. Il va vers le divan, regarde, croit encore à une farce.

CHRISTIAN. — Un polochon ! Tu as caché un polochon sous la couverture ! Mise en scène impeccable ! Bien joué, mais j'ai été militaire ! *(Devant le divan :)* Debout, monsieur ! Vous allez me rendre raison. Vous ne répondez pas ! A moi la botte de Nevers !

Il décoche un coup de pied dans le divan. Atteint, Gabriel pousse un cri affreux. Christian est cloué sur place par la surprise.

ALINE, *très calme.* — Tu lui as peut-être fait très mal.

Christian arrache la couverture. Le buste de Gabriel apparaît. Il n'est pas très brillant.

CHRISTIAN, *après un silence, maître de soi.* — Très bien. *(Il redescend vers Aline :)* C'est avec lui ?

ALINE. — De toute évidence.

CHRISTIAN. — Parfait. Je te reproche seulement de ne pas m'avoir prévenu.

ALINE. — Tu es d'une mauvaise foi !

CHRISTIAN. — M'avoir laissé faire le pitre ! Ce cher Gabriel a dû bien rire.

GABRIEL, *lamentable.* — Oh ! Non ! Non.

CHRISTIAN, *à Gabriel.* — Je m'excuse d'avoir troublé le sommeil d'un homme épuisé.

GABRIEL. — Je ne dormais pas.

CHRISTIAN, *bref.* — Lève-toi !

GABRIEL. — Je vais être ridicule.

CHRISTIAN, *narquois.* — Pas de manière ! Nous sommes entre nous. Ce ne sera pas la première fois que je te verrai tout nu.

GABRIEL. — Je ne suis pas tout nu.

CHRISTIAN. — Veux-tu te lever, oui ou non ?

GABRIEL. — Oui, Christian.

A plat ventre sur le divan il se met à la recherche de ses chaussures.

CHRISTIAN, *à Aline.* — Si tu comptes sur lui pour t'apporter des sensations nouvelles... !

ALINE. — Qu'en sais-tu ?

CHRISTIAN. — Je n'ai pas les mêmes données que toi, d'accord.

ALINE. — Il exige que je quitte cet appartement qui me vient de toi.

CHRISTIAN. — C'est agir en grand seigneur ! Compliments, Gabriel ! Je ne te savais pas si généreux ! *(Gabriel, à plat ventre sur le divan, explore la ruelle, toujours à la recherche de ses chaussures.)* Tu apprends le crawl ?

GABRIEL, *piteux.* — Je cherche mes chaussures.

CHRISTIAN, *à Aline.* — Tu lui as fait une niche ! Oh ! Que c'est vilain ! Rends-lui ses chaussures.

GABRIEL. — J'en tiens une ! Où est l'autre ! J'en avais deux !

CHRISTIAN. — Un peu désordonné. Il faudra y veiller, Aline.

ALINE. — Gabriel sera un excellent mari.

CHRISTIAN. — Il t'épouse !

ALINE. — Sensation nouvelle, mon cher.

CHRISTIAN. — Enchanté d'être le premier à vous féliciter. A quand la cérémonie ?

ALINE. — Le plus tôt possible. N'est-ce pas, Gabriel ?

GABRIEL, *navrant.* — Oui, Aline. Vous n'auriez pas un chausse-pied. *(Il fait des efforts pour se chausser, puis vient à bout de la résistance de sa chaussure.)* Vous n'avez pas vu mon veston.

ALINE, *ramassant le veston à terre, le tend à Gabriel.* — Le voici.

GABRIEL, *inquiet.* — Oh ! *(Il brosse le vêtement du revers de son coude.)* Vous n'auriez pas une brosse ?

CHRISTIAN, *implorant.* — Prête-lui une brosse !

ALINE. — Nous réparerons cela chez vous. J'ai hâte d'y être.

GABRIEL. — C'est que... Il est déjà tard... Je n'ai plus le temps de passer à la maison.

CHRISTIAN. — Une femme chez Gabriel ! Ça va épater la concierge !

ALINE. — Sa stupéfaction sera de courte durée. Nous quittons Paris.

CHRISTIAN. — Cachottiers ! Ils ne le disaient pas. Est-il indiscret de vous demander sous quels cieux vous vous proposez d'abriter vos amours ?

ALINE. — Faut-il le lui dire, Gabriel ?

GABRIEL, *lamentable.* — A la vérité nous ne sommes pas encore tout à fait fixés...

ALINE. — Christian nous renseignera peut-être... Quels sont les jours de départ du « Constellation » pour l'Argentine ?

CHRISTIAN. — L'Argentine ! *(A Gabriel :)* Tu veux aller en Argentine ?

GABRIEL, *piteux.* — Il en est question.

CHRISTIAN. — En avion !

GABRIEL. — Faut voir !

CHRISTIAN. — L'idée est excellente. Très joli ays. Haciendas ! Taureaux et tangos ! Vous êtes s heureux !

ALINE, *à Gabriel.* — Passez ce matin à Air rance... Ne perdons pas de temps... Allez-y tout suite !

GABRIEL, *restant en place.* — Oui, oui.

ALINE. — Eh bien, allez !

GABRIEL. — Oui. J'y vais. J'y vais. *(Timidement :)* Au revoir, Christian.

CHRISTIAN. — Au revoir. Et si je ne te revois as, bon voyage !

GABRIEL. — Merci.

ALINE. — A ce soir, chez vous, Gabriel.

GABRIEL. — C'est ça... Oui... A ce soir, Aline... ce soir.

Il fait une sortie lamentable.

CHRISTIAN. — Avec un mari comme celui-là, tu n'as plus rien à craindre ! C'est une énergie.

ALINE. — Un peu gêné devant toi. C'est compréhensible.

CHRISTIAN. — Pour ne pas le gêner davantage e ne suis pas parti en même temps que lui... Maintenant, je te laisse.

ALINE. — Je m'en voudrais de te faire manquer on rendez-vous avec M. Monier.

CHRISTIAN. — 9 heures moins dix. Ma voiture est en bas. J'arriverai à temps.

ALINE. — Tu n'as pas pris ton petit déjeuner. Veux-tu une tasse de café ?

CHRISTIAN. — Non. Sans façon.

ALINE. — Je m'excuse de n'y avoir pas songé plus tôt.

CHRISTIAN. — Aucune importance... Eh bien, nous n'avons plus rien à nous dire.

ALINE. — Plus rien.

CHRISTIAN. — Je ne m'attendais pas à ce que notre aventure se terminât de la sorte.

ALINE. — Moi non plus.

CHRISTIAN. — Je ne me reconnais pas le droit d'être un obstacle à ton bonheur. Tu ambitionnes une vie conjugale : je n'ai pas cela à t'offrir.

ALINE. — L'assurance contre l'incendie !

CHRISTIAN. — Encore Gabriel ! Il est très fort ! Tout à fait l'homme qui te convient. Je suis ravi qu'il ait réussi à t'en convaincre. Je te renouvelle tous mes vœux de bonheur.

ALINE. — Merci, Christian.

CHRISTIAN. — Et c'est sur ces fortes paroles que je vais faire ma sortie. Je l'eusse souhaitée plus brillante. Tu ne m'en a pas laissé le loisir... Adieu, Aline !

ALINE. — Adieu, Christian.

CHRISTIAN, *après une fausse sortie.* — J'ai ici quelques objets personnels.

ALINE. — Un pyjama, une robe de chambre et quelques objets de toilette... Tu veux les emporter ?

CHRISTIAN. — Je les ferai prendre.

ALINE. — Tout à fait inutile. Tu es chez toi. Je te répète que je quitte cet appartement.

CHRISTIAN, *ironique.* — J'oubliais ! L'Argentine !

ALINE. — Sensation, mon cher !

CHRISTIAN. — Tu m'enverras de tes nouvelles ?

ALINE. — Pourquoi faire ?

CHRISTIAN. — Pourquoi ne resterions-nous pas des amis ?

ALINE. — Cela me paraît difficile.

CHRISTIAN. — Ce qui est advenu est une conséquence logique... Je t'ai trompé...

ALINE. — Souvent.

CHRISTIAN. — Souvent. Tu m'as rendu la pareille. Nous sommes quittes. Restons amis.

ALINE. — Si tu y tiens.

CHRISTIAN. — Pour te prouver que je n'ai aucune pensée amère, nous nous séparons, non pas comme deux amants qui se haïssent, mais comme deux copains.

ALINE. — Je n'y vois pas d'inconvénients.

CHRISTIAN. — Alors, laisse-moi t'embrasser en copain.

ALINE. — J'ignore ce genre de baiser.

CHRISTIAN. — Je vais te faire une démonstration.

ALINE, *le tenant à distance.* — Non... Tu manquerais ton rendez-vous avec M. Monier.

CHRISTIAN. — Je me moque de ce rendez-vous.

ALINE. — Pas moi...! Tu me reprocherais après de te faire rater des affaires.

CHRISTIAN, *illuminé.* — Aline ! Tu as dit : « après » !

Il veut l'étreindre.

ALINE, *même jeu.* — Va... Va travailler !

CHRISTIAN. — J'expédie en vitesse M. Monier. Je suis ici dans une heure et je ne te quitte plus de toute la journée !

ALINE. — Et ton dîner avec M^me^ de Martel ? Les yeux myosotis !

CHRISTIAN. — Je sens que je vais détester cette humble fleurette !

ALINE. — Va ! On t'attend !

CHRISTIAN. — Je vole, ma chérie ! *(Il va sortir. Son regard passe sur le divan. Il marque un temps d'arrêt :)* Voyou ! *(Il revient vers Aline :)* Aline ! Je veux savoir exactement depuis quand...

ALINE. — Tu vas être en retard, mon chéri.

CHRISTIAN. — Bon... Mais nous en reparlerons !

ALINE, *bien hypocrite.* — Si tu y tiens !

CHRISTIAN. — Et il ne remettra jamais les pieds ici ! Ça, je te le jure ! *(Il est près de la sortie.)* Ah ! le salaud !... A tout de suite, mon amour !

Il sort.

ALINE, *souriant à son triomphe.* — Pauvre Gabriel !

RIDEAU

ACTE III

Christian, assis dans un fauteuil, fume la pipe et lit un journal. A distance, Aline, assise également, tricote nerveusement. Elle contemple, non sans une visible irritation, le spectacle de cet homme qui disparaît derrière son journal. Après le lever du rideau, un silence de quelques secondes, interrompu par une attaque d'Aline.

ALINE. — C'est passionnant ?

CHRISTIAN, *sans abandonner sa lecture.* — Chérie ?

ALINE. — Je te demande si la lecture de ce journal est passionnante. *(Nouveau silence. Après un soupir.)* On s'amuse !

CHRISTIAN, *la regardant sans comprendre.* — Comment ?

ALINE. — Je dis : « On s'amuse. »

CHRISTIAN, *surpris.* — Tu t'ennuies ?

ALINE. — Tu es parti ce matin à 9 heures. Tu n'as pas déjeuné ici et tu rentres pour lire le journal.

CHRISTIAN. — Ce n'est pas pour mon plaisir que j'ai déjeuné dehors, tu le sais.

ALINE. — M. Monier n'ignore pas que nous sommes mariés. Il aurait pu avoir la correction de m'inviter.

CHRISTIAN. — Un déjeuner d'affaires.

ALINE. — Ce n'eût pas été la première fois que j'aurais assisté à un déjeuner d'affaires, et précisément avec M. Monier.

CHRISTIAN. — Ce jour-là il était mon invité. D'autre part nous n'étions pas mariés. J'avais à cette époque peu de temps à te consacrer et je m'efforçais de joindre l'utile à l'agréable.

ALINE. — Maintenant, seul l'utile te préoccupe, et tu me laisses à la maison.

CHRISTIAN. — Où j'ai l'heureuse certitude de te retrouver en rentrant.

ALINE. — Moi et le journal.

CHRISTIAN. — Où veux-tu que je lise mon journal ? Au café ? Je n'y vais jamais. Je suis un mari parfait.

ALINE. — Oui. Le parfait mari. Tu as raison, mon ami. Lis !

CHRISTIAN, *de nouveau dans son journal.* — Il s'agit de remarques pertinentes sur la politique étrangère de l'U. R. S. S. Elles émanent d'un correspondant de Londres. Je vais te lire l'article. *(Il lit :)* « C'est un fait à noter qu'à la dernière séance de l'O. N. U... »

ALINE, *éclatant.* — L'O. N. U. ! Si tu savais ce que je m'en moque de l'O. N. U. !

CHRISTIAN, *très calme.* — Tu as tort. Ma petite Aline, pourquoi ne t'intéresses-tu pas aux problèmes de l'heure. Ne l'oublie pas : tu es électrice.

ALINE. — Avant notre mariage, quand tu venais ici, tu ne parlais pas de l'O. N. U. et tu te souciais peu de mes opinions politiques. Tu n'avais qu'une hâte : me déshabiller.

CHRISTIAN. — Je disposais de si peu de temps. Maintenant il est raisonnable que je meuble ton esprit et, permets-moi de te le dire : tu en as besoin.

ALINE. — Va jusqu'au fond de ta pensée : je suis une imbécile !

CHRISTIAN. — Loin de là ! Mais c'est un fait : tu ne lis pas assez.

ALINE. — L'O. N. U. ! Elle est bonne celle-là ! Pour te plaire, me voici tenue de lire avec passion les comptes rendus des séances de l'O. N. U. !

CHRISTIAN. — Ne sois pas de mauvaise foi. Tu saisis très bien que je me place d'un point de vue général... Je voudrais te poser une question. Quand nous ne vivions pas ensemble, à quoi employais-tu tes loisirs ?

ALINE. — Je ne te conseille pas de rappeler l'existence à laquelle tu me condamnais. Dans ton intérêt.

CHRISTIAN. — Pourquoi ? Réponds ! Que faisais-tu quand je n'étais pas avec toi ?

ALINE. — Je t'attendais ! Pendant que tu t'amusais avec d'autres femmes.

CHRISTIAN. — A une question courtoise tu fais une réponse agressive.

ALINE. — Et quand je dis « des femmes », je devrais dire « des poules » !

CHRISTIAN. — Bien qu'ayant la possibilité de te rappeler certaine erreur, laquelle constitue non une supposition, mais une certitude, je ne céderai pas à cette tentation d'énoncer un prénom.

ALINE. — Gabriel ! Vas-y ! Ne te gêne pas.

CHRISTIAN. — Non. Je me suis juré de classer l'affaire Gabriel. J'ai pris avec moi-même un autre engagement : celui de demeurer un mari fidèle. J'aime croire que sur ce chapitre tu me rends justice. Tu n'as rien à me reprocher.

ALINE. — Ce n'est pas une raison pour m'obliger à savoir ce qui se passe à ton O. N. U.

CHRISTIAN, *les yeux au ciel.* — « Mon O. N. U. » Décidément ce tribunal international n'a pas ton suffrage. Si l'on savait ça à Washington, on serait navré.

ALINE. — Continue ! Moque-toi de moi.

CHRISTIAN. — Cette pensée ne m'effleure pas.

ALINE. — Oh ! je sais bien que tu me tiens pour une idiote.

CHRISTIAN. — Enfin, qu'est-ce que tu as, ce soir ?

ALINE. — J'ai... j'ai... Inutile de t'expliquer : tu ne comprendrais pas.

CHRISTIAN. — Alors, c'est moi qui suis un imbécile.

ALINE. — Oh ! oui.

CHRISTIAN. — Merci. *(Il reprend son journal, puis, en souriant :)* Abandonnons l'O. N. U., puisque cet organisme destiné, en principe, à sauvegarder la paix menace celle de mon ménage... Rubrique des spectacles. Le théâtre ? Ça t'intéresse ?

ALINE. — Si les journaux cessaient de paraître, je me demande ce qui occuperait nos tête-à-tête !

CHRISTIAN. — Pourquoi es-tu si irritée ? Je suis très calme.

ALINE. — Oh ! Oui ! Calme plat !

CHRISTIAN. — Sans raison, depuis que je suis rentré, tu m'asticotes ! Je finirai par me fâcher !

ALINE. — Ça créera un peu d'animation.

CHRISTIAN, *résigné, plie son journal.* — Abandonnons la lecture de ce journal puisque, paraît-il, cette paisible occupation constitue, à tes yeux, une offense.

ALINE. — Retourne à l'O. N. U. C'est moi qui t'en supplie.

CHRISTIAN. — Je ne comprends pas ! Quand je suis rentré, tu m'as embrassé. Tu paraissais de bonne humeur.

ALINE. — Une humeur ravissante. C'est exact.

CHRISTIAN. — Je t'ai résumé en deux mots le résultat de mes pourparlers avec Monier... J'ai donné deux coups de téléphone... J'ai pris mon journal et je me suis installé dans ce fauteuil... C'est tout.

ALINE. — Oui. C'est tout.

CHRISTIAN. — Je ne saisis pas ce qui peut t'irriter dans un programme qui se renouvelle quotidiennement.

ALINE. — Quotidiennement !

CHRISTIAN. — Aline ! Regretterais-tu d'être mariée avec moi ?

ALINE. — C'était le plus cher de mes désirs, tu le sais.

CHRISTIAN. — Ton attitude laisserait supposer que tu n'es pas heureuse.

ALINE. — Je ne suis pas malheureuse.

CHRISTIAN. — Notre mariage a été décidé dans un climat de tempête. J'encaissais mal, j'en conviens, l'affaire Gabriel. Pendant trois mois je t'en ai parlé jour et nuit. Je t'interrogeais. J'exigeais des précisions. J'ai été odieux. M'en gardes-tu rancune ?

ALINE, *dans un élan sincère.* — Oh ! Non !

CHRISTIAN. — J'admets que ces scènes ridicules t'aient laissé un souvenir amer.

ALINE. — Je ne conserve que celui de nos réconciliations.

CHRISTIAN. — Les réconciliations frénétiques ! Elles avaient leur charme, mais que de mots inutiles pour en arriver là.

ALINE. — C'étaient des mots d'amour.

CHRISTIAN, *protestant, amusé.* — D'amour !

ALINE. — Une nuit. tu as failli me battre. J'ai compris que tu m'adorais.

CHRISTIAN. — La jalousie de l'homme est assimilable à une typhoïde : deux maladies qui provoquent le délire.

ALINE *avec regret.* — Tu es guéri.

CHRISTIAN. — Dix-huit mois de mariage et de bonheur conjugal m'ont rendu ma lucidité. Je considère avec stupeur l'homme que j'ai été. Cette folie était sans doute nécessaire pour me rendre raisonnable.

ALINE, *en écho, lassée.* — Raisonnable.

CHRISTIAN. — Mais que de bouleversements pour en arriver là. Je me suis découvert un esprit de décision que je ne me soupçonnais pas.

ALINE. — Tu as été magnifique.

CHRISTIAN. — J'ai tout sacrifié.

ALINE. — Qu'est-ce que tu as sacrifié ?

CHRISTIAN. — D'abord, ma liberté.

ALINE. — Tu la regrettes ?

CHRISTIAN. — Non. Je suis heureux avec toi.

ALINE. — Ensuite ?

CHRISTIAN. — Mon ex-femme. C'était une excellente camarade.

ALINE. — Elle te manque ?

CHRISTIAN. — N'interprète pas. C'est une simple constatation.

ALINE. — Qui as-tu encore immolé ?

CHRISTIAN. — Gabriel.

ALINE, *stupéfaite.* — Gabriel !

CHRISTIAN. — Une amitié de jeunesse ! Finir ainsi, c'est lamentable !

ALINE. — Quel changement pour parler de lui ! Jadis son seul nom te faisait bondir !

CHRISTIAN. — Une femme ne comprendra jamais la détresse de l'homme qui perd un ami.

ALINE. — Eh bien, console-toi, tu vas le revoir.

CHRISTIAN. — Qui ? Gabriel ?

ALINE. — Oui. Ton « ami Gabriel » !

CHRISTIAN. — Où ?

ALINE. — Ici.

CHRISTIAN. — Qu'est-ce que ça veut dire ?

ALINE. — Je l'ai rencontré aujourd'hui.

CHRISTIAN. — Et tu lui as parlé ?

ALINE. — Oui.

CHRISTIAN. — Où l'as-tu rencontré ?

ALINE. — Dans le métro.

CHRISTIAN. — Et il a eu l'impudence de t'adresser la parole ?

ALINE. — Non. C'est moi.

CHRISTIAN. — Tu aurais pu t'en dispenser.

ALINE. — Tu as retrouvé ta lucidité. Cette visite ne provoquera aucun drame.

CHRISTIAN. — Peut-on savoir ce que vous vous êtes dit ?

ALINE. — Nous n'avons parlé que de toi.

CHRISTIAN. — Très flatté. Il sait que nous sommes mariés ?

ALINE. — Oui. Il s'en réjouit.

CHRISTIAN. — Il est bien bon.

ALINE. — Lui aussi déplore la faillite de votre amitié.

CHRISTIAN, *indigné.* — Et tu lui as demandé de venir ici ?

ALINE. — Ai-je eu tort ?

CHRISTIAN. — Tu es inconsciente.

ALINE, *bien hypocrite.* — J'étais persuadée que cela te ferait plaisir.

CHRISTIAN. — C'est à croire que tu es privée de tout sens moral.

ALINE. — On ne parlait plus de lui. Ne viens-tu pas de déclarer que cette erreur sans importance était classée.

CHRISTIAN. — Ma parole ! Tu es folle !

ALINE. — Je suis désolée. Si j'avais su...

CHRISTIAN. — Bien entendu, il viendra quand je serai absent.

ALINE. — Oh ! non. Je lui ai demandé de passer avant l'heure du dîner, pour ne pas te manquer.

CHRISTIAN. — Quand doit-il venir ?

ALINE. — Ce soir. Je m'étonne qu'il ne soit pas encore là.

CHRISTIAN. — Je te jure qu'il va être bien reçu ! Quant à toi, tu me feras le plaisir de disparaître.

ALINE. — Je ferai ce que tu voudras, mon chéri.

CHRISTIAN. — Cet individu ici ! Alors que sur ce divan... Oh ! *(On sonne.)* C'est lui.

ALINE. — Je ne sais pas. C'est bien possible.

CHRISTIAN. — Laisse... Je vais ouvrir... Si c'est lui, passe immédiatement dans ta chambre.

ALINE. — Bien, mon chéri... Si tu préfères, je peux sortir. J'ai affaire à la poste.

CHRISTIAN. — C'est ça ! Va à la poste ! Pendant ce temps nous nous expliquerons tous les deux. Il n'aura plus le désir de remettre les pieds ici, je te le garantis.

ALINE. — Vous n'allez pas vous battre !

CHRISTIAN. — Je sais ce que j'ai à faire.

ALINE. — Dans combien de temps dois-je revenir ?

CHRISTIAN. — Un quart d'heure. Il ne m'en faut pas davantage pour expédier ce goujat ! Va à la poste !

ALINE. — Embrasse-moi pour me prouver que tu ne m'en veux pas.

CHRISTIAN. — Ah ! tu mériterais ! *(Il l'embrasse.)* Passe par l'escalier de service. *(Il sort. Aline, avec un sourire triomphant, sort rapidement. Entrent Gabriel et Christian.)* Entre.

GABRIEL, *mal à l'aise.* — Merci, Christian... Laisse-moi te dire la joie que j'ai à te revoir.

CHRISTIAN. — Elle n'est pas partagée. J'aime à croire que cela ne te surprend pas.

GABRIEL, *complètement démonté.* — J'avais espéré...

CHRISTIAN. — Qu'est-ce que tu avais espéré ? Que j'oublierais que tu es un immonde individu ?

GABRIEL. — Mon bon Christian...

CHRISTIAN. — Ah ! Je t'en prie ! Pas cette mine de tartuffe ! Tu t'es conduit comme un salaud et, si je ne t'ai pas fermé la porte au nez, c'est pour saisir l'opportunité de te le dire.

GABRIEL. — Tu as raison. Je m'en vais.

CHRISTIAN. — Pas avant que tu aies précisé ce que tu es venu faire ici ?

GABRIEL, *balbutiant.* — C'est... C'est Aline.

CHRISTIAN. — Aline ! Je t'interdis de l'appeler par son prénom. Aline est ma femme.

GABRIEL. — Je le sais et je te félicite de tout mon cœur.

CHRISTIAN. — Je me fiche de ton cœur et je n'ai que faire de tes félicitations.

GABRIEL. — Bien, Christian.

CHRISTIAN. — Quel but poursuis-tu en revenant ici : renouveler tes exploits ?

GABRIEL. — Oh ! non.

CHRISTIAN. — Tu as voulu contempler ma tête de cocu ?

GABRIEL, *choqué.* — Oh ! Christian !

CHRISTIAN. — M'as-tu fait cocu, oui ou non ?

GABRIEL. — Si peu.

CHRISTIAN. — Pour toi, ça ne compte pas ! Abuser de la confiance d'un ami, tu considères que c'est sans importance.

GABRIEL. — Si tu savais mes regrets.

CHRISTIAN. — Etais-je ton ami, oui ou non ?

GABRIEL. — Mon seul, mon unique ami.

CHRISTIAN. — Ce qui ne t'a pas empêché de me faire cocu.

GABRIEL. — La fatalité !

CHRISTIAN. — Non. Tu es un salaud. C'est tout.

GABRIEL, *douloureux.* — Je le sais.

CHRISTIAN. — Pas assez.

GABRIEL. — Tu me l'as déjà dit trois fois.

CHRISTIAN. — Et je te le répéterai encore.

GABRIEL. — Répète-le autant de fois que tu le voudras : je suis tellement de ton avis !

CHRISTIAN. — D'un autre, j'aurais compris. Les hommes ne s'embarrassent pas de scrupules lorsqu'ils ont envie d'une femme. Mais toi ! Un ami de vingt ans !

GABRIEL. — Vingt-cinq !

CHRISTIAN. — Quoi ?

GABRIEL. — Je dis vingt-cinq. Il y a vingt-cinq ans que nous nous connaissons.

CHRISTIAN. — C'est encore plus écœurant.

GABRIEL. — Si tu savais ce que je me dégoûte !

CHRISTIAN. — Quand je pense à tout ce que nous avons connu ensemble !

GABRIEL. — Nos souvenirs de jeunesse !... Estelle !

CHRISTIAN. — Estelle ?

GABRIEL. — Tu ne te souviens pas d'Estelle ?

CHRISTIAN, *furieux.* — Non ! Je ne me souviens pas d'Estelle !

GABRIEL. — Notre première bonne amie. Elle était vendeuse dans un magasin d'objets de piété rue Saint-Sulpice. Le soir, en sortant de Sainte-Barbe, nous lui donnions rendez-vous dans les tours de l'église... Rappelle-toi... Estelle !

CHRISTIAN. — Une rouquine ?

GABRIEL. — Oui. Elle louchait un peu... Oh ! légèrement ! Ça lui donnait l'air distingué.

CHRISTIAN. — Si tu espères m'attendrir avec ta rouquine, tu fais fausse route.

GABRIEL. — On l'embrassait tous les deux, chacun son tour.

CHRISTIAN. — Chez toi, c'est une tradition.

GABRIEL. — Nous n'étions pas fâchés pour ça. Au contraire. On rigolait bien.

CHRISTIAN. — Eh bien, maintenant, je ne rigole plus.

GABRIEL. — Dommage.

CHRISTIAN. — Qu'est-ce que tu dis ?

GABRIEL. — Rien. Je ne dis rien, Christian. *(Un*

temps, puis, timidement :) Tu sais ce qu'elle est devenue, Estelle ?

CHRISTIAN. — Non ! Et ça ne m'intéresse pas.

GABRIEL. — Elle est mariée à un bedeau.

CHRISTIAN, *furieux.* — Un bedeau ?

GABRIEL. — Oui. Un bedeau de Saint-Sulpice... Et elle a de la moustache.

CHRISTIAN. — C'est ça qui t'excite ! Car je suppose que par tes soins le bedeau est cornard !

GABRIEL. — Je ne suis pas fou ! Elle pèse au moins 80 kilos.

CHRISTIAN. — En voilà assez avec tes histoires d'un autre temps.

GABRIEL. — A cette époque je n'aurais jamais imaginé qu'un jour tu me traiterais en ennemi.

CHRISTIAN. — A qui la faute ?

GABRIEL. — C'est ma faute, Christian, c'est ma très grande faute.

CHRISTIAN. — J'ai toujours été fidèle à notre amitié. Je t'ai donné des preuves.

GABRIEL. — Inoubliables ! Je te dois ma première grande joie : une moto.

CHRISTIAN. — Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire de moto ?

GABRIEL. — Tu l'as oubliée. Pas moi ! Mon père m'avait promis une moto si j'étais premier en dissertation. Le premier, c'était toujours toi. Qu'est-ce que tu as fait ? Un jour de composition nous avons échangé nos brouillons. J'ai recopié ta dissertation : j'ai eu ma moto.

CHRISTIAN, *un peu détendu.* — Et à ta première sortie tu as fauché un sergent de ville et tu es rentré dans une crémerie.

GABRIEL, *joyeux.* — Tu vois ! Tu n'as pas oublié ! Je me souviens même du sujet de la dissertation : « Exposer que la doctrine d'Aristippe : la vraie sagesse est de profiter du plaisir du moment, est contraire à tout art de vivre. »

CHRISTIAN. — La morale du plaisir ! C'est celle que tu as adoptée ! A mes dépens ! Pourceau !

GABRIEL, *lancé.* — Et le service militaire ! Tu te rappelles notre service militaire ? A Commercy. Nous étions comme deux frères. On ne se quittait pas. C'était le bon temps.

CHRISTIAN. — Assez de rétrospective ! Ça ne t'excuse pas.

GABRIEL. — Je le sais, Christian. A propos de Commercy, un de nos copains de régiment est devenu un héros.

CHRISTIAN. — Quel copain ?

GABRIEL. — Rouget. Tu te souviens de Rouget ?

CHRISTIAN, *rogue.* — Oui. Qu'est-ce qu'il a fait, Rouget ?

GABRIEL. — En quarante il est passé à Londres. Parachuté en France trente-sept fois, il a organisé tout un réseau de résistance.

CHRISTIAN. — Non !

GABRIEL. — Comme je te le dis.

CHRISTIAN. — Tu l'as revu ?

GABRIEL. — Non, mais j'ai lu ses Mémoires. Il vient de les faire paraître en librairie. Le bouquin est signé Roger. C'était son nom dans la résistance. Un cran formidable.

CHRISTIAN. — Ça ne me surprend pas. Un chic type, ce Rouget ! Je serais content de le rencontrer.

GABRIEL, *empressé.* — Veux-tu que je demande son adresse. Facile ! Je connais son éditeur. On déjeunerait tous les trois.

CHRISTIAN. — Ça me ferait plaisir... Eh là ! Eh là ! Tu essaies de m'endormir avec Estelle, ta moto et Rouget ! Toi, tu n'es pas un héros, tu es un salaud.

GABRIEL, *désespéré.* — Encore !

CHRISTIAN. — Tu ne supposes pas qu'une fille qui louche, un agent bigorné et la résistance t'ont blanchi !

GABRIEL. — Tu ne me pardonneras jamais. Je n'ai plus qu'à m'en aller. Ce sera le grand chagrin de ma vie d'avoir perdu ton amitié... Pardon ! Adieu Christian.

CHRISTIAN, *rogue.* — Adieu !... Tu es toujours au ministère des Finances ?

GABRIEL. — Oui. Et ça n'est pas fait pour me consoler... Et toi, les affaires, tu es satisfait ?

CHRISTIAN. — Je n'ai pas à me plaindre.

GABRIEL. — Je m'en réjouis pour toi. Je te souhaite d'être heureux, très heureux... Je te souhaite de tout mon cœur.

CHRISTIAN, *sans brutalité.* — Va-t'en ! *(On sonne.)* On a sonné ! *(Furieux.)* Et la bonne qui n'est pas là ! Attends.

GABRIEL. — Bien, Christian.

Christian sort. Gabriel s'assoit sur le divan. Il est perdu dans ses réflexions. Soudain il réalise que c'est sur ce divan... Il se lève d'un bond. Entre Colette, suivie de Christian. Colette est transformée physiquement et moralement. Ce n'est plus la femme exubérante que nous avons connue. Elle est calme et digne.

CHRISTIAN, *froid.* — Entrez.

COLETTE. — Merci. *(Saluant Gabriel.)* Monsieur...

GABRIEL, *s'inclinant.* — Mademoiselle.

COLETTE, *rectifiant.* — Madame.

GABRIEL. — Pardon.

COLETTE, *à Christian.* — Cher ami, je ne pensais pas vous rencontrer ici.

CHRISTIAN, *glacial.* — Votre surprise n'a d'égale que la mienne.

COLETTE. — Je suis venue pour rendre visite à Aline.

CHRISTIAN. — Elle n'est pas là.

COLETTE. — Je suis navrée. Je serais si heureuse de la voir. Vous l'attendez ?

CHRISTIAN. — J'ignore à quelle heure elle rentrera.

COLETTE. — J'ai tout mon temps. Je l'attendrai également. *(Elle s'assoit.)*

CHRISTIAN. — Est-ce bien indiqué. *(Très cavalier.)* Je préfère vous dire, chère petite Colette...

COLETTE, *très digne.* — Je m'appelle M^me^ Dicky Stellington.

CHRISTIAN, *ironique.* — C'est une idée originale.

COLETTE. — Non. C'est le nom de mon mari.

CHRISTIAN. — Vous êtes mariée ?

COLETTE. — Vous ne le saviez pas ?

CHRISTIAN. — Première nouvelle.

COLETTE. — J'habite le Texas. Je suis venue en France, seule, en avion. Je repars la semaine

prochaine. J'ai hâte de rejoindre mon mari et mon bébé.

CHRISTIAN. — Toutes mes félicitations pour le mari et le bébé. Mais, en ce qui concerne Aline, vous vous êtes rencontrées une seule fois, dans des circonstances si particulières, que je ne suppose pas qu'elle soit sensible à la courtoisie de votre visite.

COLETTE. — Vous semblez mal informé, mon cher. A ces « circonstances particulières » ne se sont pas limitées nos relations. Nous nous sommes revues avant mon départ pour les Etats-Unis. Je lui dois beaucoup.

CHRISTIAN. — Vous lui devez quelque chose ?

COLETTE. — Mon bonheur, tout simplement.

CHRISTIAN. — Chère madame... ?

Il cherche le nom annoncé.

COLETTE. — Stellington.

CHRISTIAN. — Stellington, je sais qu'une délicieuse fantaisie vous anime. L'histoire que vous me contez là en est sans doute le fruit, mais j'ai beaucoup évolué. Je ne saurais vous suivre dans l'imprévu de votre imagination.

COLETTE. — Je n'imagine rien. J'ai évolué, moi aussi, vous auriez déjà dû le constater. Je ne suis plus celle que vous avez connue.

CHRISTIAN. — C'est bien possible. Vous avez, dites-vous, revue Aline. Où ?

COLETTE. — Ici même. Chez elle.

CHRISTIAN. — Permettez ! Chez nous. Aline et moi, nous sommes mariés. Oui, j'ai divorcé et, croyez-moi, cela n'est pas une histoire de fous.

COLETTE. — Ah ! la bonne nouvelle ! Raison de plus pour l'attendre, la féliciter et l'embrasser. J'espère que vous la rendez heureuse. Elle le mérite.

CHRISTIAN. — Chère madame Dicky...

COLETTE. — Stellington.

CHRISTIAN. — J'ai beaucoup de difficulté à caser ce patronyme.

COLETTE. — Aucune importance.

CHRISTIAN. — Et encore plus de difficulté à admettre qu'Aline vous ait reçu chez elle.

COLETTE. — Il y avait un témoin. Monsieur ! ici présent !

GABRIEL. — Moi !

COLETTE. — Oui. Vous.

GABRIEL. — Mademoiselle... Pardon... Madame... Vous faites erreur. Je n'ai aucun souvenir d'une entrevue de la sorte.

Christian a un sourire qui signifie : « Bien ce que je pensais : elle est toujours aussi folle. »

COLETTE. — Pas surprenant ! Vous dormiez !

GABRIEL, *stupéfait.* — Je dormais !

COLETTE. — Oui, couché sur ce divan. Je précise : il était 7 heures du matin.

GABRIEL, *éperdu.* — Invention ! Calomnie !

CHRISTIAN, *qui a tiqué, s'adresse à Colette en souriant, sur un ton engageant pour la faire parler.* — Vous disiez à 7 heures du matin ?

COLETTE. — Je vois que vos souvenirs se précisent. Vous riez encore de la farce qu'Aline avait imaginée ce matin-là.

CHRISTIAN, *même jeu.* — Une bonne farce !

COLETTE. — Quant à votre ami, je comprends qu'il ait tout oublié. Il était si affreusement ivre. Il dormait à poings fermés depuis douze heures. Profiter de cette présence d'un homme dans son lit pour jouer le rôle de la femme coupable, c'était une trouvaille ! Nous avons bien ri toutes les deux ! Combien de temps vous a-t-elle laissé croire qu'elle vous trompait ?

CHRISTIAN. — Chère... Très chère petite Colette... Pardon... Chère madame... ?

COLETTE. — Stellington.

CHRISTIAN. — Oh ! Comme vous voudrez. Vous n'inventez rien ? Vous êtes bien certaine de ce que vous venez de dire ?

COLETTE. — On n'invente pas une histoire comme celle-là !

GABRIEL, *un cri de joie.* — Tout s'éclaire ! J'ai compris !

CHRISTIAN, *plein d'espoir.* — Attends ! *(A Colette :)* Combien de fois avez-vous revu Aline ?

COLETTE. — Une seule fois.

CHRISTIAN, *à Gabriel.* — C'est lumineux !

GABRIEL. — Elle ne voulait pas que je m'habille. Elle t'attendait !

CHRISTIAN. — Ce matin-là je l'avais prévenue que je viendrais à 8 heures.

GABRIEL. — Elle a profité de ma saoulographie pour me faire croire... Oh !

CHRISTIAN. — Elle nous a fait marcher.

GABRIEL. — Tu veux dire galoper !

CHRISTIAN, *aux anges, regardant Gabriel.* — Mon bon Gabriel !

GABRIEL, *sanglotant de joie.* — Christian !

Ils tombent aux bras l'un de l'autre.

COLETTE, *stupéfaite.* — J'ai l'impression d'avoir commis une de ces gaffes !

CHRISTIAN, *à Gabriel. Ils négligent Colette.* — Je peux te l'avouer : en te laissant partir, j'avais le cœur serré.

GABRIEL. — Et moi, un chagrin !

CHRISTIAN. — Estelle, ta moto, Rouget ! Je n'avais rien oublié !

GABRIEL. — Et tu affectais l'indifférence !

CHRISTIAN. — Tous nos souvenirs ! Ah ! Mon petit vieux, je suis bien content.

GABRIEL. — C'est le plus beau jour de ma vie !

Ils se regardent, émus, s'embrassent.

COLETTE. — Pardon d'interrompre vos effusions, mais je voudrais placer un mot.

CHRISTIAN, *à Gabriel, sans la regarder.* — On peut dire qu'elle a été bien inspirée de revenir du Texas.

GABRIEL. — On serait restés ennemis toute la vie ! A quoi tiennent deux destinées !

CHRISTIAN. — Aline a été d'une perfidie ! Pourquoi ?

COLETTE. — Vous permettez... Un petit mot ?

CHRISTIAN, *lui faisant face, très inquiet.* — Vous n'allez pas nous annoncer une version différente !

GABRIEL, *bouleversé.* — Ah ! Mon Dieu !

COLETTE. — Non. Là n'est pas la question.

CHRISTIAN, *reprenant son souffle.* — J'ai eu peur !

GABRIEL. — J'ai cru mourir.

COLETTE. — Je suis désolée. Sans le vouloir, j'ai trahi Aline. Cela, je ne veux pas qu'elle l'apprenne. *(A Christian :)* Cher ami, promettez-moi de ne pas lui faire part de notre conversation.

CHRISTIAN. — Révéler que je la sais fidèle alors qu'elle s'est employée à me prouver le contraire, voilà une offense qu'elle ne me pardonnerait pas ! Sans compter que cette faute imaginaire me confère un pouvoir discrétionnaire non négligeable ! Dans le scénario qu'elle a inventé, je ne vois que des avantages à conserver le rôle de jobard qu'elle m'a distribué.

GABRIEL, *protestant.* — Le beau rôle, puisque, en définitive, tu es heureux ! Mais moi ! Quel rôle ai-je hérité ! Celui du faux ami ! Ce qui m'a valu de faire figure de salaud ! *(Sur un geste de Christian :)* Ne proteste pas ! Tu me l'as dit et répété ! Et tu avais mille fois raison ! Je ne suis pas content ! Pas content du tout !

COLETTE. — Vous n'allez pas nous trahir !

GABRIEL, *protestant avec vigeur.* — Ah ! Permettez ! Une mise au point est nécessaire.

CHRISTIAN. — Mon cher Gabriel, je te demande de n'en rien faire.

GABRIEL, *tout à fait calmé.* — Tu me demandes... Bien. Je me sacrifie. J'ai tant de joie à te retrouver. Que puis-je te refuser !

CHRISTIAN, *plaisantant.* — Je me méfie. C'est un bavard !

COLETTE. — Je vous en prie, monsieur. Soyez discret.

GABRIEL. — Pas un mot. Bouche cousue. C'est juré.

Entre Aline.

COLETTE, *allant vers elle, empressée.* — Ah ! chère Aline ! Quelle joie de vous revoir ! Je viens d'apprendre l'heureuse nouvelle de votre mariage. Permettez-moi de vous dire le sincère plaisir que j'éprouve à vous féliciter.

ALINE. — Je vous remercie... Comment allez-vous ?

COLETTE. — Très bien... Ma visite vous surprend ?

ALINE. — Je ne m'attendais pas en rentrant chez moi à tant de surprises réunies.

D'un œil expert, toisant Christian et Gabriel, côte à côte, elle a saisi que le climat n'est pas celui qu'elle attendait.

COLETTE. — Je n'ai pas fini de vous étonner : je m'appelle M^me^ Dicky Stellington, j'habite le Texas et je suis mère de famille.

ALINE. — Tous mes compliments. Vous êtes revenue en France ?

COLETTE. — Un court séjour.

ALINE. — Votre mari vous a accompagnée ?

COLETTE. — Non. Il a tant de travail dans le ranch de ses chers vieux parents.

ALINE. — Vous êtes heureuse ?

COLETTE. — Dès son retour au pays natal, Dicky a été fâché avec le cognac, réconcilié avec les carreaux. Il ne boit que de l'eau, ne casse plus rien et dit le *benedicite* avant chaque repas. Ah ! oui ! je suis très heureuse ! Grâce à vous ! J'ai tenu à profiter de mon voyage à Paris pour vous dire ma gratitude.

ALINE. — Je ne suis pour rien dans la transformation de votre mari.

COLETTE. — Là n'est pas la question, et vous m'entendez fort bien. *(A Christian :)* C'est un secret entre Aline et moi.

CHRISTIAN. — J'avoue ne rien comprendre à ce mélange de cognac, de carreaux et de *benedicite.*

ALINE, *regardant les deux hommes.* — A chacun son énigme. *(A Colette :)* Asseyez-vous, je vous en prie.

GABRIEL. — En vous présentant mes hommages, je vous demande la permission de prendre congé.

CHRISTIAN, *spontanément, sans réfléchir.* — Tu es pressé ?

GABRIEL. — Non... Oui... C'est-à-dire...

ALINE, *ironique.* — Ne marchandez pas à Christian la joie de vous revoir.

COLETTE. — Mes amis, j'ai une proposition à vous faire. J'ai loué ce soir une loge aux Variétés : une politesse que je faisais à des indifférents. Je les sacrifie et je vous invite. Je serais si heureuse de passer cette soirée avec vous. D'accord ?

ALINE. — Demandez à mon mari ce qu'il en pense.

CHRISTIAN. — Vous êtes très aimable, mais aujourd'hui nous restons à la maison.

COLETTE. — Quel dommage ! Ne pouvez-vous vous libérer ?

CHRISTIAN. — Nous sommes déjà sortis hier soir.

COLETTE. — Est-ce la seule raison ?

CHRISTIAN. — La seule.

COLETTE. — Quelle transformation, vous aussi ! Le coin du feu ! Les pantoufles ! Je suis persuadée qu'Aline ne partage pas votre avis. *(A Aline :)* Mon invitation ne vous tente pas ?

ALINE. — On dit le plus grand bien de cette nouvelle pièce.

CHRISTIAN. — Il est tard et nous n'avons pas dîné... Merci... C'est impossible.

COLETTE. — Après le théâtre nous irons souper à Montmartre. Vous les retrouverez vos pantoufles ! *(A Gabriel :)* Monsieur, la quatrième place de ma loge est à votre disposition.

GABRIEL. — Je vous remercie, madame, mais...

COLETTE. — De grâce, ne vous faites pas prier, et je suis persuadée que Christian ne refusera pas ce plaisir à sa femme.

GABRIEL. — Dans ce cas...

COLETTE, *à Christian.* — Affreux bourgeois ! vous avez la majorité contre vous.

CHRISTIAN, *souriant.* — Si je suis en minorité, je suis bien obligé de capituler.

ALINE, *ironique.* — La voix de Gabriel a été décisive.

COLETTE. — N'en parlons plus. Tout est arrangé.

ALINE, *sous-entendu aigre.* — Je le constate.

COLETTE. — Vous permettez : un coup de téléphone à donner pour décommander mes gens.

CHRISTIAN. — J'ai obtenu deux communications en rentrant. Impossible d'en avoir une troisième : la ligne est en dérangement.

COLETTE. — Il n'y a pas un autre poste dans l'immeuble ?

ALINE. — Christian vous accompagnera au premier. Des voisins fort obligeants. Vous appellerez chez eux.

COLETTE. — O. K. *(A Christian :)* Vous venez ?

CHRISTIAN, *gai.* — Ne faisant plus partie de l'opposition, je n'ai rien à refuser. *(A Aline :)* Excuse-moi, chérie.

ALINE, *ironique.* — Va ! Ton ami Gabriel me tiendra compagnie.

COLETTE. — A tout de suite. Je suis ravie ! *(Regardant Aline, à Christian :)* Elle est plus jolie que jamais !

Elle sort, accompagnée par Christian.

ALINE, *dissimulant une rage froide teintée d'ironie.* — Cette entrevue que vous redoutiez connaît la plus heureuse conclusion.

GABRIEL, *éludant.* — Heureuse... N'exagérons rien.

ALINE. — Pourquoi cette mine consternée ! La joie éclatait sur vos visages ! Et c'est si légitime. L'amitié est un bien précieux. Je ris de mon inquiétude à vous laisser tête à tête. L'annonce de votre visite trouva Christian dans les plus fâcheuses dispositions. J'appréhendais de retrouver votre cadavre sur mon tapis. De toute cette affaire qui eût pu tourner au drame, Christian n'a retenu que ces vingt-cinq années d'amitié. La belle âme !

GABRIEL, *dupe.* — Vous approuvez ?

ALINE. — J'admire ! J'admire et j'envie les hommes de connaître ces nobles sentiments... Pauvres femmes ! Ces joies nous sont refusées !

GABRIEL. — L'amour est votre partage.

ALINE. — Pas comparable ! Vingt-cinq ans ! L'amour ne s'accommode pas d'aussi long bail. Et c'est votre faute : vous savez nous conquérir, mais vous ne savez pas nous conserver.

GABRIEL. — En ce qui vous concerne, permettez-moi de vous rappeler que Christian...

ALINE. — Il m'a épousée ! C'est entendu. Mais notre amour... légitime, s'effrite chaque jour un peu plus.

GABRIEL. — Que lui reprochez-vous ?

ALINE. — D'être un mari... Un mari qui préfère la lecture d'un journal au plaisir de caresser sa femme ?

GABRIEL. — Il y a temps pour tout.

ALINE. — Qui se révèle étriqué, méticuleux, avare et pour tout dire exaspérant !

GABRIEL. — Ce n'est pas là le portrait de Christian.

ALINE. — Un portrait fidèle.

GABRIEL, *stupéfait.* — Vous n'êtes pas heureuse !

ALINE, *exagérément dramatique.* — Je ne sais pas ! Je ne sais plus !

GABRIEL. — Je pressens une querelle d'amoureux. Demain vous lui pardonnerez, vous lui accorderez toutes les qualités et vous aurez raison. Christian n'est pas ce que vous dites. Il possède une nature généreuse, un cœur incapable d'une action basse. Il vous a donné la preuve de son attachement en vous épousant. Vous êtes très injuste, Aline.

ALINE, *colère froide.* — Mon petit Gabriel, savez-vous que votre goujaterie passe tout ce que je pouvais imaginer.

GABRIEL, *tombant de haut.* — Aline !

ALINE, *se montant peu à peu.* — A dessein j'ai noirci le tableau de mon existence. Et vous me répondez par un panégyrique de votre ami.

GABRIEL. — En quoi est-ce là le comportement d'un goujat ?

ALINE. — Tout autre, à votre place, s'empresserait à m'offrir ses consolations. Vous n'y songez même pas, vous, qui plus qu'un autre avez ce devoir.

GABRIEL. — J'ai celui de demeurer fidèle à l'amitié.

ALINE. — Quand vous me juriez que Christian n'était pas désigné pour assurer mon bonheur, ce scrupule ne vous encombrait guère.

GABRIEL. — Un passé oublié. N'en parlons plus.

ALINE, *exaspérée.* — De mieux en mieux ! Ce que vous avez obtenu, une certaine nuit, grâce à votre insistance, compte si peu que vous l'avez déjà oublié. Il est une chose que je n'oublie pas, moi ! C'est votre attitude écœurante au lendemain de cette même nuit. Et je ne suis pas fâchée d'avoir enfin l'opportunité de vous le dire.

GABRIEL. — Vous êtes sévère.

ALINE. — Vous n'avez qu'une qualité : la franchise ! Vous n'avez pas attendu pour vous montrer tel que vous êtes. Douze heures ! Il ne vous en a pas fallu davantage pour révéler votre égoïsme et votre lâcheté.

GABRIEL. — Vous m'assassinez !

ALINE. — Je ne sais lequel des deux je dois davantage mépriser : celui qui tend la main à l'amant de sa femme ou celui qui n'a qu'une crainte : hériter la charge d'une succession.

GABRIEL. — Goujat ! Lâche ! Mufle ! Vous me comblez.

ALINE. — Et ces qualificatifs, croyez-le bien, ne sont que la faible expression de ma pensée.

GABRIEL. — Aline, je vous en supplie. Cessez de m'accabler. Vous n'en avez pas le droit.

ALINE. — Je constate chaque jour davantage qu'un homme ne gagne pas à être connu, mais votre attitude passe la mesure.

GABRIEL. — Continuez ! Piétinez-moi ! je ne me défendrai pas.

ALINE. — Ce serait difficile ! Pauvre homme !

GABRIEL. — Un mot suffirait.

ALINE. — Je serais curieuse de le connaître ce mot.

GABRIEL. — Non ! N'essayez pas de me pousser à bout. Je ne dirai rien. Je ne veux pas. Je ne peux pas parler.

ALINE. — C'est tellement plus facile ! Toutefois je vous invite à avoir la décence de ne plus reparaître ici. Vous rencontrerez votre cher ami où vous voudrez, puisqu'il est établi que vous ne pouvez vous passer l'un de l'autre, mais pas chez moi. Ne m'infligez pas davantage l'humiliation de votre présence. Puis-je espérer que vous aurez cette courtoisie ?

GABRIEL, *explosant.* — Aline ! En voilà assez ! Cette attitude que vous me reprochez n'est ni de la lâcheté, ni de la muflerie, c'est... *(Il hésite un instant puis se lance à fond dans la dérobade qu'il vient d'imaginer.)* C'est une preuve d'amour.

ALINE. — Un amour qui dure ce que durent les roses : l'espace d'un matin.

GABRIEL. — Un matin qui succédait à une nuit ndant laquelle il ne s'est rien passé.

ALINE. — N'insistez pas. Inutile de préciser le u de prix que vous attachez à mes bontés.

GABRIEL. — Aline ! Cessez ce jeu cruel. Je ne is pas dupe. Je n'ai jamais été dupe.

ALINE, *sincère.* — Je ne comprends pas.

GABRIEL. — C'est par amour que j'ai accepté être le partenaire consentant de la mystification e vous avez imaginée. Un jeu qui vous a permis fixer définitivement l'inconstance de Christian. m'étais juré d'avoir la galanterie de n'en jamais en dire à qui que ce fût. Je suis désespéré que us m'ayez obligé à parler.

ALINE, *détendue, émerveillée.* — Gabriel !

GABRIEL. — Bien entendu, je n'ai rien révélé à hristian.

ALINE. — Est-ce possible ?

GABRIEL, *établissant avec autorité sa thèse et n succès.* — Voilà comme je suis !

ALINE. — C'est merveilleux !

GABRIEL. — Soutiendrez-vous que je suis un ujat ?

ALINE, *suppliante.* — Gabriel.

GABRIEL. — Un lâche ! Un mufle !

ALINE, *tendre.* — Cher Gabriel !

GABRIEL, *se lançant.* — Si vous m'aviez fait ce n magnifique, rien au monde ne compterait plus ur moi.

ALINE. — Vous saviez et vous n'avez rien dit !

GABRIEL. — Pendant un court instant — pas ngtemps — j'ai cru à ce bonheur, vous aviez une lle assurance dans vos propos ! Je ne sais plus e que j'ai dit ? La joie me faisait perdre la raison.

ALINE. — Vous m'avez déconcertée, je l'avoue.

GABRIEL. — Mais bien vite j'ai saisi votre essein. J'en ai eu confirmation dès l'arrivée de hristian. Alors, c'est bien simple, je me suis acrifié. Oui ! Sacrifié pour vous aider à conquérir otre bonheur. J'ai immolé une amitié qui m'était récieuse — celle de Christian — j'ai eu toutes s renonciations. Ma seule récompense était de us croire heureuse. Pourquoi m'avez-vous obligé dire mon secret !

ALINE, *transportée.* — Gabriel ! Vous êtes l'être plus admirable que j'aie jamais rencontré. Et je us accablais d'injures !

GABRIEL. — J'ai eu la faiblesse de ne pas les cepter. J'ai eu tort. Quand on aime vraiment on it tout endurer.

ALINE. — Comment me faire pardonner !

GABRIEL, *énergique.* — Ne cherchez pas. Je ne mande rien.

ALINE. — Et je désespérais de connaître l'amour nt je rêvais !

GABRIEL. — Bien entendu, Christian doit meurer dans l'ignorance...

ALINE. — Il s'agit bien de Christian. La merilleuse aventure !

GABRIEL. — En lui révélant la vérité, vous rdriez l'avantage que vous avez si habilement gné. Christian et moi nous sommes réconciliés apparence. Il me conservera toujours rancune. 'importe. Votre bonheur seul compte !

ALINE. — Comme vous avez dû souffrir !

GABRIEL, *les yeux au ciel.* — Ah ! Ça !

ALINE. — Comme vous m'aimez !

GABRIEL. — Il ne faut plus en parler.

ALINE. — Comment réparer le mal que je vous ai fait !

GABRIEL. — Je ne veux pas assombrir votre vie ! n'ayez aucun remords.

ALINE, *décidée.* — Mon pardon, je saurai l'obtenir.

GABRIEL, *magnanime.* — C'est déjà fait, je vous pardonne.

ALINE. — Oh ! Oui ! Le bel amour ! Gabriel ! Je suis bouleversée.

GABRIEL. — Il ne faut pas. Christian va revenir. Il ne doit pas surprendre votre trouble. Parlons d'autre chose, je vous en supplie.

ALINE. — Vous avez raison. Ce n'est pas ici que nous pouvons poursuivre cette conversation... Où pourrions-nous bien nous rencontrer ?

GABRIEL. — Aline ! Je vous en supplie. Ne vous égarez pas. Je n'ai rien de ce qu'il faut pour inspirer de l'amour... *(Pitoyable et sincère :)* Regardez-moi !

ALINE. — Le physique ! Est-ce que ça compte ! Ce qui importe, c'est l'âme ! J'ai découvert la vôtre, Gabriel !... Ecoutez ! Les voici qui reviennent ! Je serai chez vous demain soir après le dîner.

GABRIEL, *affolé.* — Demain soir !

ALINE. — Oui. Christian a un dîner d'affaires. Je n'en suis pas *(dépitée)* bien entendu... Demain soir !

GABRIEL, *suppliant.* — Aline !

ALINE. — Chut !

Entrent Christian et Colette.

COLETTE, *en riant.* — Mes indésirables n'ont aucun tact. Je les invite et ils ne sont même pas chez eux pour que je puisse les décommander.

ALINE. — Le mieux est de renoncer à notre projet.

COLETTE. — Je ne renonce jamais à ce qui me plaît. Je rentre chez moi pour changer de robe. Je passe à leur domicile. J'espère qu'ils auront la politesse d'être rentrés. Sinon je laisserai un mot chez le concierge. *(A Gabriel :)* Cher monsieur, je vous réquisitionne.

GABRIEL. — Moi !

COLETTE. — Pendant mon séjour à Paris, vous serez mon cavalier servant. Vous allez d'abord découvrir un taxi, ensuite m'accompagner et, dès que je serai libérée, vous téléphonerez à nos amis pour leur confirmer notre rendez-vous au théâtre.

GABRIEL. — Je suis à vos ordres.

COLETTE. — Les Français sont galants et vous êtes charmant. *(Avec un soupir :)* C'est bien agréable. Venez, cher monsieur... A tout à l'heure.

ALINE. — Je vous accompagne.

Ils sortent tous les trois. Christian reprend place dans son fauteuil avec un plaisir évident. Il lit son journal. Aline rentre aussitôt. Elle contemple une seconde ce spectacle. Christian découvre sa présence.

CHRISTIAN. — C'est un enlèvement !

ALINE. — Quel enlèvement ?

CHRISTIAN. — De toute évidence Gabriel ne lui

déplaît pas. Pauvre M. Stellington ! Supposition gratuite. A propos de Gabriel, tu as pu constater que j'ai signé avec lui une sorte de traité de paix.

ALINE. — J'ai eu cette surprise.

CHRISTIAN. — Il a gémi, pleuré, supplié. Oh ! Je ne lui ai pas caché ma façon de penser. Je l'ai fort mal traité. Il était si navrant. Je n'ai pas eu le courage d'être impitoyable.

ALINE. — Tu as décidément toutes les qualités.

CHRISTIAN. — Je pratique celle de pardonner les offenses.

ALINE. — C'est pour moi que tu dis ça ?

CHRISTIAN. — Que vas-tu chercher là ?

ALINE. — Dis-le ! Ne te gêne pas.

CHRISTIAN. — Tu me prêtes des pensées que je n'ai pas. Ingratitude bien inutile.

Il reprend la lecture de son journal. Un silence.

ALINE. — Je vais m'habiller ? J'espère que pendant ce temps tu en finiras avec la lecture de ton journal.

CHRISTIAN, *en souriant.* — Je te le jure.

ALINE. — On m'a livré une nouvelle robe aujourd'hui... Très chic. Elle te plaira.

CHRISTIAN. — Encore une nouvelle robe !

ALINE. — Tu ne voudrais pas que je sorte toute nue.

CHRISTIAN. — Avec ce que tu dépenses pour ta toilette, ce scandale n'est pas à craindre.

ALINE. — Encore des reproches.

CHRISTIAN. — Simple constatation.

ALINE. — Quand j'étais ta maîtresse tu me voulais élégante.

CHRISTIAN. — Tu es toujours élégante, mais tu n'es plus ma maîtresse. Le temps des folies est passé.

ALINE. — Ah ! Ça, oui ! Je vais quand même la mettre ce soir, ma robe. Elle est payée.

CHRISTIAN. — Tu tiens beaucoup à cette sortie ?

ALINE. — N'avons-nous pas promis ?

CHRISTIAN. — Une équipée qui ne me plaît guère.

ALINE. — Pourquoi nous priverions-nous de ce plaisir ? Un plaisir gratuit. Nous sommes invités.

CHRISTIAN. — Ne préférerais-tu pas voir cette pièce un autre soir. Sans eux. Crois-moi. Colette et Gabriel se passeront fort bien de nous. Nous nous excuserons au téléphone.

ALINE. — Je croyais que tu étais ravi de passer la soirée avec ton ami Gabriel.

CHRISTIAN. — Il ne s'agit pas de Gabriel.

ALINE. — Colette ?

CHRISTIAN. — Oui. C'est gênant.

ALINE. — Tu as acquis des principes rigides.

CHRISTIAN. — C'est possible.

ALINE. — Bref, tu refuses : c'est décidé.

CHRISTIAN. — Oui. Ça ne me plaît pas du tout.

ALINE. — Que ta volonté soit faite !

CHRISTIAN. — J'espère que tu n'en éprouves pas une trop grande déception.

ALINE. — Il en est de plus graves.

CHRISTIAN. — Tout à fait mon avis. Voilà un question réglée. J'espère que ta camériste regagné son laboratoire. Voudrais-tu l'intéresse aux exigences de mon estomac.

ALINE. — Sois satisfait : je vais à la cuisine.

CHRISTIAN. — Tu es un amour.

Il reprend son journal. Silence.

ALINE. — C'est bien demain soir que tu ne dîne pas ici ?

CHRISTIAN. — Oui. Je te l'ai dit : Stilway arriv de Londres et je suis obligé...

ALINE. — Je sais... je sais. Simple confirmation J'irai au cinéma.

CHRISTIAN. — Très bien. Je pourrai passer t prendre à la sortie.

ALINE. — Je rentrerai directement.

CHRISTIAN. — Comme tu voudras, ma chéri Dis-moi, tu es restée tête à tête avec Gabriel quan j'ai accompagné Colette au téléphone.

ALINE. — Oui. Alors ?

CHRISTIAN. — De quoi avez-vous parlé ?

ALINE. — Je ne sais pas. Rien d'intéressant. De la pièce des Variétés.

CHRISTIAN. — C'est tout ?

ALINE. — Oui.

CHRISTIAN. — Très bien.

ALINE. — Tu étais inquiet ?

CHRISTIAN. — Non. Aurais-je des raisons d l'être ?

ALINE. — Aucune.

CHRISTIAN. — Tu m'aimes ?

ALINE, *déclamant.* — « Je t'aimais inconstan qu'aurais-je fait fidèle ! »

CHRISTIAN, *ahuri.* — Quoi ?

ALINE. — C'est un alexandrin extrait d'*Andro maque.* Oui, mon cher. Quand j'avais dix-sept an j'ambitionnais d'entrer au Conservatoire. Je cult vais les classiques.

CHRISTIAN, *amusé.* — J'ignorais... Répète-le to alexandrin ?

ALINE. — « Je t'aimais inconstant, qu'aurais-j fait fidèle ! »

CHRISTIAN. — Inconstant puis fidèle ! Tout fait mon portrait !

ALINE. — Peint par Racine.

CHRISTIAN. — Je ne te savais pas aussi érudit

ALINE. — Et tu prétends que mon cerveau besoin d'être « meublé » !

CHRISTIAN, *plaisantant.* — Je crois qu'en défin tive c'est moi qui ai tout à apprendre.

ALINE. — Je ne te le fais pas dire, mon chéri. Mais sois tranquille : tu peux compter sur mo *(Avec une ironie féroce :)* Cher Christian !

Elle sort.

CHRISTIAN, *avec une ironie pleine de suffisanc* — Pauvre Gabriel !

Il reprend la lecture de son journal tandis qu baisse le

Aline. Colette.

Gabriel. Aline.

6 ALINE. — *... Et si je vous appelle Colette c'est afin de vous prouver à quel point je m'en moque.*
COLETTE. — *Oh ! oui, appelez-moi Colette. Nous allons devenir de grandes amies.* (ACTE II.)

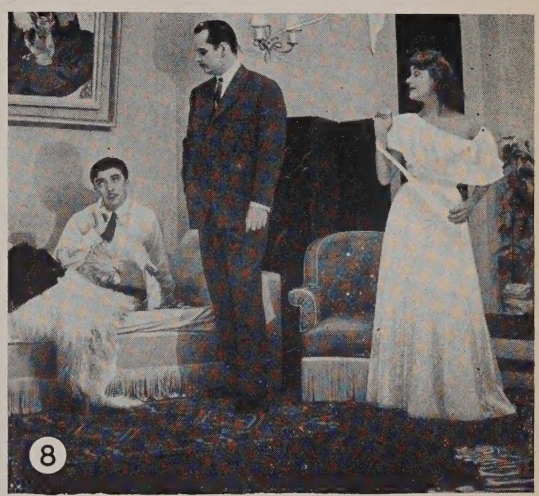
7 ALINE. — *Mon chéri ! Enfin je vous retrouve. Vous vous êtes montré si enveloppant, si caressant... si gourmand !*
GABRIEL. — *Gourmand... j'ai été gourmand ?* (ACTE II.)

8 CHRISTIAN. — *Je m'excuse d'avoir troublé le sommeil d'un homme épuisé.*
GABRIEL. — *Je ne dormais pas.* (ACTE II.)

9 CHRISTIAN. — *Un article de premier ordre sur la politique étrangère.*
ALINE. — *On s'amuse !* (ACTE III.)

10 GABRIEL. — *Bien entendu, je n'ai rien révélé à Christian.*
ALINE. — *Est-ce possible ?*
GABRIEL. — *Voilà comme je suis.* (ACTE III.)

(Photographies Lipnitzki.)



Gabriel. Christian. Aline.

Christian. Aline.

Aline. Gabriel.

L'AMOUR TRUQUÉ devant la critique

Quatre personnages, un seul décor, des variations brodées au petit point sur un canevas qu'il faut bien croire inusable puisque le Syndicat des confectionneurs boulevardiers se le repasse depuis trois générations : M. Paul Nivoix sait son métier et se plie docilement à une conjoncture qui, au théâtre, sacrifie plus que jamais aux restrictions.

Sa comédie digestive est par moments mousseuse, mais, comme une tisane de champagne, vient à point nommé pour la trêve des confiseurs. C'est un spectacle de fin d'année, un divertissement de veille ou de lendemain de Réveillon, taillé aux dimensions exactes de l'accueillante scène de la rue Louis-le-Grand.

Cependant la philosophie de *l'Amour truqué*, tout en se gardant d'explorer des terres inconnues ou de poser des axiomes inédits, projette sur les rapports des sexes d'aimables lumières. Aline, son héroïne, garde à Christian une fidélité invincible jusqu'au jour où cet amant volage chausse les pantoufles conjugales. Elle médite alors de berner son mari tout neuf en compagnie de Gabriel, amoureux transi mais ami déloyal, qu'elle n'avait jusque-là utilisé que pour éveiller la jalousie de l'élu de son cœur. Réaction bien féminine et dénouement heureux qui réhabilite cet adultère bourgeois qu'une mode hypocrite affecte de honnir.

G. Joly, dans *L'Aurore*.

L'AMOUR plaît plus que le mariage par la raison que les romans sont plus amusants que l'histoire », disait Chamfort.

Telle, vue sous un certain angle, pourrait se définir la nouvelle comédie de Paul Nivoix. Mais de toute manière nous constaterons, une fois de plus, que l'amour est un « étrange maître » et que, vrai ou faux, authentique ou truqué, il prend souvent de singuliers détours pour parvenir à son but.

Christian et Aline sont amants. Mais Aline est fidèle ; Christian, homme inconstant, la trompe. Que fait Aline ? Elle feint de tromper Christian avec son meilleur ami, Gabriel. Christian en reçoit un coup si sensible qu'il découvre son amour pour Aline et l'épouse. Il apprendra d'ailleurs qu'Aline ne l'a jamais trompé et son amour propre en sera satisfait. Christian devient ainsi le plus fidèle des maris. Naïf Christian ! C'est le moment que choisira Aline pour tomber réellement dans les bras de Gabriel.

Ce n'est qu'un marivaudage, mais il est charmant et adroitement mené. Le premier acte frise un peu le vaudeville, le deuxième également, mais il est vraiment très drôle. Le troisième est de beaucoup le meilleur, c'est de l'excellente comédie. Dans l'ensemble, il faut féliciter Paul Nivoix d'avoir attaché moins d'importance aux situations qu'aux caractères. Ceux-ci sont soigneusement dessinés, l'écriture est ferme, le dialogue brillant, bien que naturel, et deux ou trois scènes, qui en d'autres mains deviendraient vite vulgaires, entre celles d'un auteur chevronné conservent grâce et esprit. Bravo ! Marivaux a inspiré Nivoix. Ne nous plaignons pas.

André Ransan,
dans *Ce Matin-Le Pays*.

Un premier acte d'exposition trop boulevardier pour sembler vrai. Un deuxième tableau devenu bientôt drôle. Un troisième qui vit de ce mouvement-là. Le dernier acte enfin, dont on imaginait d'abord mal les possibilités et qui s'affirme au contraire comme de l'excellente comédie. Tel nous a paru hier soir *l'Amour truqué*, de M. Paul Nivoix, grâce à quoi nous avons passé une soirée distrayante et vive dans la minuscule salle de la Potinière, bonbonnière dont on a tort de vendre les caramels à l'entr'acte car leur papier craquant froissé par les gourmandes y grésille un peu trop.

Badinage certes, mais habilement construit, jamais vulgaire et souvent drôle, particulièrement lors d'une scène d'ivresse étonnamment simulée par M. Jean Parédès et d'une tentative de réconciliation menée plus tard entre les deux hommes à coups de souvenirs d'enfance plus ou moins opportunément évoqués d'une voix mouillée par Gabriel, l'innocent malgré lui. Le dialogue est rapide et sans recherche, nullement encombré de mots d'auteur, hormis une référence à Racine, lequel a ses entrées partout. Les spectateurs riront selon un crescendo, d'abord discret, qui trouvera son sommet à l'instant du rideau tombé selon la bonne tradition. Ils n'y penseront plus le lendemain, ce qui leur laissera l'esprit libre et de la reconnaissance envers l'auteur. Je sais bien qu'il me faudrait évoquer Noël Coward pour sembler *up to date*, mais M. Nivoix n'en a nul besoin.

H. M., dans *Le Monde*.

L'AMOUR truqué, de M. Paul Nivoix, peut se résumer en huit lignes (une bonne pièce, affirmait Victorien Sardou, « doit » se résumer en trois lignes) : Christian est un amant inconstant, Aline l'adore. Aline lui fait croire qu'elle l'a trompé. Et Christian alors devient fidèle. Et même, il épouse Aline. Et même, quand il saura qu'en réalité Aline ne l'a pas trompé il deviendra pantouflard. Et Aline, en fin de compte, le trompera pour tout de bon.

Ce thème, ténu comme un fil de la Vierge, l'auteur, M. Paul Nivoix, vieux routier, l'a enroulé, tortillé, embrouillé, déroulé au cours de trois actes et quatre tableaux vifs, légers, drôles.

La pièce est enlevée dans un bon mouvement par quatre artistes excellents : la jolie Jacqueline Gauthier, dont la finesse, l'esprit, le charme s'affirment à chaque création ; Martine de Breteuil, Parédès, d'un savoureux humour, et Jean Le Poulain, étincelant premier prix de comédie du Conservatoire il y a trois ans, dont les subventionnés ont dédaigné les qualités comiques et qui cherche au Boulevard un emploi à sa taille (un peu trop haute pour les petits cadres).

Roger Féral, dans *France-Soir*.

Comité de Direction { Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S. Quilici.

Fondateur : Georges Oudard.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 2e trimestre 1951. — Imprimeur nº 148.